

DOCTEUR CABANÈS

POITRINAIRES ET GRANDES AMOUREUSES

1925


FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS
ΙΠΠΟΚΡΑΤΗΣ

DOCTEUR CABANÈS



DEUXIÈME SÉRIE

Elvire. — Rachel





166373

ÉDITÉ
PAR LES LABORATOIRES CORTIAL
10, RUE BÉRANGER, PARIS
1925





Une vue d'Aix-les-Bains, en 1820.

ELVIRE

'est à Aix-les-Bains qu'eut lieu la première rencontre de Lamartine avec la femme qui allait « bouleverser sa vie et renouveler son âme ». Alors âgé de vingt-six ans, le poète était venu dans cette station thermale, pour y soigner « un peu d'embarras du foie ».

Il était parti de Mâcon le 30 septembre 1816 et dut arriver à Aix dans les premiers jours d'octobre. Il s'était arrêté en

cours de route, à Chambéry, chez son ami Louis de Vignet, qui lui avait promis de le rejoindre à l'hôtel Perrier, où il avait engagé Lamartine à descendre.

Il n'y avait plus, à ce moment, à Aix, que quelques rares malades, de ceux qui s'attardent en fin de saison. « Les hôtels et les salons où se pressent pendant l'été les étrangers et les oisifs dans ces lieux de réunion, étaient tous fermés. L'automne était doux et précoce. » La pension indiquée à Lamartine était une maison isolée et tranquille, située dans le haut de la ville. On lui donna une chambre, dont la fenêtre ouvrait sur un jardin et sur la campagne. Cette chambre, ou du moins une pièce qui passe pour telle, existe, paraît-il, encore.

Aujourd'hui, nous avons de luxueux palaces, mais en ce temps, les baigneurs logeaient chez l'habitant, ou dans une de ces auberges, plus ou moins confortables, décorées du nom d'hôtels. L'hôtel Perrier était tenu par un médecin réputé dans la contrée, où il était venu exercer dès 1792. Nommé inspecteur-adjoint des eaux, il s'était attaché à en étudier les propriétés et avait poursuivi, pendant plusieurs années, ses recherches et ses observations sur leur efficacité, tant sous forme de bains, que sous forme de douches.

La maison dont le docteur avait fait l'acquisition n'avait qu'un étage, surmonté d'un grenier. Une colonnade donnait au rez-de-chaussée un aspect assez original; elle supportait une galerie circulaire, à laquelle on accédait du dehors par une espèce d'échelle de meunier. La pension Perrier est devenue l'Hôtel Chabert, mais celui-ci a deux étages et la galerie n'existe que sur les côtés; encore forme-t-elle à droite une sorte de véranda vitrée. Mais la disposition des lieux, au dire de M. Léon Séché, qui les a minutieusement explorés, n'aurait pas sensiblement changé.

Quand Lamartine se présenta chez le docteur Perrier, il n'y avait presque plus personne à la pension. « La longue table d'hôte ne réunissait plus, à l'heure des repas, que des gens de la maison et trois ou quatre malades attardés de Chambéry et de Turin. Ces malades arrivaient au bain après la foule, pour y trouver les logements moins chers et une vie économique conforme à leur pauvreté. » Dans l'état où se trouvait le nouveau pensionnaire, il n'éprouvait aucun désir de profiter d'une de ces familiarités de hasard, qui, loin de dissiper l'ennui, l'augmentent le plus souvent. Il était venu pour se soigner, ce dont il avait, d'ailleurs, grand besoin.



LAMARTINE, A VINGT ANS.

Jusque-là, sa santé n'avait guère été brillante. On peut dire que, dès sa naissance, elle avait donné des inquiétudes. Il était d'une constitution si frêle en venant au monde — il était né avant terme, à sept mois et demi — que sa jeune mère en conçut de vives alarmes. Pour le changer d'air, elle le conduisit à Lausanne, où elle passa tout l'été suivant.

Mme de Lamartine était de retour à Mâcon pour ses couches au mois de novembre, époque à laquelle naissait son second fils, Félix, mort deux ans et demi plus tard.

Un portrait de Lamartine à huit ans nous révèle une

transformation complète : à cette époque, c'est un « bel enfant joufflu, ébouriffé par ses courses dans la montagne et qui respire la santé ».

Bientôt vint l'âge où il fallut s'occuper de son éducation. Ses parents, redoutant que trop de sollicitude lui fût nuisible, se décidèrent à l'éloigner d'eux, et firent choix d'une institution située dans un faubourg de Lyon, et tenue par deux vieilles demoiselles, aidées de leur frère. Le jeune Lamartine y entra sans enthousiasme, et il conserva toute sa vie un pénible souvenir de l'heure où il fut lancé dans ces cours, « comme un condamné à mort dans l'éternité ».

Au début, il avait paru s'acclimater au régime de la pension. Il était « très gai, bien en train de s'amuser », et il se montrait fort appliqué au travail. Mais peu après, son père, que les affaires avaient appelé à Lyon, le trouvait pâle et maigre, résultat sans doute de son internement après une vie passée au grand air. Quand il retourna aux vacances dans son pays natal, il avait repris de l'embonpoint et avait même grandi.

Il avait treize ans, lorsqu'il entra au collège de Belley, alors placé sous la direction des Pères de la Foi, qui continuaient l'enseignement des Jésuites. Il y débuta par la troisième et y resta jusqu'à la philosophie.

Les premiers temps furent pénibles ; il était véritablement dépaysé. Une forte fièvre, qu'il eut presque dès le début, accompagnée de violents maux de tête, arrêta un moment le cours de ses études.

Il traversait une période de croissance, cause de tous les troubles qu'il éprouvait. La description qu'il en a lui-même donnée, nous renseignera mieux que les récits du biographe le mieux informé.

« Une croissance rapide et une imagination qui croissait en

proportion plus accélérée encore que mes années, m'avaient jeté dans des langueurs et des pâleurs qui alarmaient mes maîtres. Ils avaient, je dois le reconnaître, une prédilection vraiment maternelle pour leur élève favori. Le médecin du collège, consulté par eux, leur dit qu'il fallait me fortifier par quelques gouttes d'un vin généreux, de qualité supérieure à la fade boisson de mes condisciples, par un air moins enfermé que celui des cours et des salles, et par quelques heures d'un vigoureux exercice à la campagne. Un des Pères Jésuites, professeur de belles-lettres, d'une santé délicate aussi, fut chargé par ses supérieurs de me conduire, deux ou trois fois par semaine, dans ses lointaines excursions à travers les montagnes du Bugey. »

Après sa seconde, le jeune Lamartine passa presque entièrement ses vacances au lit. En septembre 1806, après son année de rhétorique, sa mère l'attendait à Mâcon; il arriva seul, un soir : « Je l'ai trouvé, écrit-elle, beaucoup mieux que je ne l'espérais. Il est plus grand que moi de deux pouces, quoique un peu maigre, mais pas du tout à inquiéter; il est fort, le teint est bon et il a fait de grands progrès dans la vertu. »

Après un repos d'un mois à Milly et à Saint-Point, l'enfant rentrait au collège de Belley à contre-cœur et avec le secret espoir d'en bientôt sortir.

Dès le mois de décembre, il se plaignait à nouveau de ses migraines, devenues, au dire de sa mère, « intolérables » ; et, vers le milieu de janvier, il demandait à celle-ci de le laisser revenir auprès d'elle, « au moins pour quelque temps ».

Un conseil de famille fut tenu, qui décida qu'on prendrait l'avis d'un bon médecin de Lyon, dont les prescriptions seraient exactement suivies. Le praticien consulté ne

découvrit rien de grave, qu'un peu de surmenage, dont les bains de jambes, du lait d'ânesse au printemps, « un régime doux et peu d'études appliquantes » suffiraient à dissiper l'effet.

Peu après cette consultation, Lamartine écrivait de Lyon à un de ses camarades de Belley, qu'il était entre les mains des médecins et qu'il souffrait toujours beaucoup de ses douleurs de tête.

L'année suivante, il mandait au même que son « vieux mal de poitrine l'avait repris », et qu'il avait craché le sang pendant deux ou trois jours; cela lui avait causé « une peur affreuse », et il s'était amusé à faire son testament, en vers!

La chasse, le séjour à la campagne produisirent une amélioration de son état physique, mais sa santé morale laissait toujours à désirer.

L'on s'étonne que les hommes dont la vie s'est écoulée à l'époque romantique, aient apporté en naissant un goût de tristesse et une empreinte de mélancolie dans le génie français. « Que l'on songe au lait aigri de larmes que je reçus moi-même de ma mère, pendant que la famille entière était dans une captivité qui ne s'ouvrait que pour la mort. »

Les premières impressions de l'enfant — on était sous le régime de la Terreur — n'avaient été que tristesse et que craintes; plus tard, il sera comme *René*, avec lequel il a, comme nombre d'hommes de sa génération, tant de traits de ressemblance, « tout à coup bruyant et joyeux, silencieux et triste, abandonnant soudain ses camarades pour aller s'asseoir à l'écart et contempler la nue fugitive ou entendre la pluie sur le feuillage ».

La « surabondance de vie », les « grandes lassitudes », Lamartine, comme Chateaubriand, les a ressenties. L'ado-

lescent, déjà enclin à la rêverie et à la solitude, gardera longtemps l'empreinte de son illustre aîné.

Dès dix-neuf ans, il accusa des symptômes très nets de neurasthénie, ou, pour mieux dire, de ce « vague à l'âme » qui en est souvent le masque.

« Oui, j'ai pleuré, écrit-il à son meilleur ami, moi qui ne pleurais plus, un peu de regret de cette partie manquée, un peu en voyant la sympathie de nos peines, de nos idées, de nos tourments, de nos désirs, et de ce feu sacré qui commence à te brûler comme moi, *ces projets vagues, cette tristesse, cette paresse, cette vie au milieu de la mort.* »



MADAME CHARLES.
La légende de ce croquis au crayon est de l'écriture d'une de ses nièces.

Les lettres qui suivent accusent de plus en plus son découragement. Il est sage, indifférent, philosophe sur bien des points; il est fou, désespéré, enragé sur nombre d'autres. Il parle de mettre fin à une existence aussi platement bourgeoise que celle qu'il est contraint de mener, mais il se ressaisit promptement et à la mélancolie la plus noire succède l'enjouement le plus gracieux. Il présentera souvent, par la suite, de ces contrastes et de ces revirements.

Il ne lui manquait que d'être amoureux. Une crise sentimentale venant s'ajouter à l'autre, que lui restait-il à souhaiter?

Comme d'usage, il aime sans espoir de retour et l'objet aimé, sans être une beauté — il en convient — est « toute l'amabilité, toute la sagesse, toute la raison, tout l'esprit, toute la grâce, tout le talent imaginable, ou plutôt inimaginable ». Et il termine par la finale classique : « J'en mourrai, je le sais!... mais qu'y faire? » Celle qui avait provoqué de pareils ravages dans le cœur du nouveau Werther, était la propre fille du médecin de sa famille, le docteur Pascal.

Mme de Lamartine, croyant à un jeu innocent, se reprochait d'avoir encouragé son fils à poursuivre une correspondance en vers avec la jeune personne. Elle s'inquiéta de cette passionnette. Elle appréhendait, dans sa maternelle sollicitude, que la jeunesse de son fils fut semée d'orages. Elle le trouvait « agité, triste », et elle redoutait que le trouble de son âme eût une répercussion sur sa santé. Elle s'alarmait à tort. Après cette aventure sans dénouement, le jeune homme reprit sa vie renfermée, se délectant de la lecture de *Werther*, et surtout du *Traité de la solitude*, de Zimmermann, qui était devenu son livre de chevet.

Mais l'esprit de froide analyse de l'auteur de cet ouvrage cadrait mal avec sa nature mouvante et, à la longue, il fut rebuté par cette lecture, qui l'avait, pendant un temps, enthousiasmé. Dès ce moment, Ossian, Young et Shakspeare voisinèrent sur sa table de travail, et ses idées tristes le hantèrent à nouveau. C'est alors qu'il éprouva un très romantique amour pour une merveilleuse créature, au dire de quelqu'un qui a tenu entre les mains sa miniature, et si nous en croyons le portrait qu'en a tracé de son côté Lamartine.

« Sa beauté pensive, sa taille mince, sa démarche svelte, la grâce de ses bras, l'inimitable délicatesse de ses pieds, la langueur morbide de son cou, son sourire, à la fois charmant

et mélancolique », nous la présentent sous un jour des plus séduisants.

Les jeunes gens s'étaient rencontrés dans un bal, et, depuis, on n'avait pas manqué de remarquer qu'ils se recherchaient et ne semblaient pas se déplaire. Il fut question de mariage; mais les parents voyaient d'un mauvais œil cette union, où l'un des deux contractants montrait une exaltation amoureuse, que l'autre ne paraissait pas éprouver au même degré. Il fut décidé que le jeune homme partirait pour l'Italie, et l'on verrait, au retour, si ses sentiments persistaient, quelle détermination prendre.

A la seule pensée qu'il allait vivre pendant quelques mois sous le beau ciel de Florence et de Naples, Lamartine en oublia ses tourments de cœur et celle qui les avait causés.

Toutes les Armides réunies n'étaient pas capables de retenir ce chevalier qui brûlait de courir les aventures. « La fortune ne sourit pas dans la vie et l'occasion n'a qu'un cheveu. » Qu'importe que des larmes coulent, il se présentera bien quelqu'un pour les sécher. C'était se montrer déjà bien perspicace.

Peu après, en effet, la jeune et oublieuse Henriette épousait un ancien capitaine de chasseurs, sans que son premier et volage amoureux en ait conçu le moindre chagrin. Il accomplissait, il est vrai, le plus charmant des voyages, très utile, comme l'écrivait sa mère, pour occuper l'activité de sa tête et son imagination de vingt ans.

Après un court séjour à Florence, Lamartine arrivait à Naples (fin novembre 1811), où il devait rester jusqu'au commencement d'avril. C'est dans cet intervalle que se place l'épisode de *Graziella*.

Graziella a-t-elle existé ? Il n'en faut plus douter après les révélations que nous ont apportées MM. F. Reyssié et R. Doumic, de sources différentes, mais qui concordent parfaitement.

En arrivant à Naples, Lamartine avait rendu visite à un de ses parents, auquel il était chaleureusement recommandé et qui était directeur de la Manufacture des Tabacs. Celle-ci occupait plusieurs femmes ou filles de pêcheurs, qui étaient employées à choisir et à rouler en cigarettes des feuilles de tabac. Désœuvré, comme tous les étrangers dans une ville qu'ils ne connaissent pas, Lamartine vint rôder, le soir, à la sortie des ouvrières et il ne tarda pas à remarquer, entre toutes, celle qu'il devait immortaliser sous le nom de Graziella. Fût-ce une idylle, ou une pastorale païenne dans le genre de celle de Longus ? Ce fut, sans circonlocutions oiseuses, une amourette banale, que le poète idéalisa plus tard.

Son ami Virieu l'ayant rejoint, on organisa des parties de barque dans le golfe, avec accompagnement de musique :

Combien de fois près du rivage,
Où Nisida dort sur les mers,
La beauté crédule ou volage
Accourut à nos doux concerts !
Combien de fois la barque errante
Berça sur l'onde transparente
Deux couples par l'amour conduits !..

En termes vulgaires, comme le dit brutalement un critique qui ne s'embarrasse pas de vaines périphrases, une partie carrée. Comme on demandait au compagnon de plaisir du poète ce qu'il pensait de la petite cigarière, il répondit avec désinvolture : « Oui, c'était une excellente petite personne,

pleine de cœur, et qui a bien regretté Alphonse; mais elle est morte, la malheureuse! Elle l'aimait avec idolâtrie, elle n'a pu survivre à son départ. » La fin de Graziella n'est donc pas une fiction; mais la seconde Elvire[1], celle qui va maintenant entrer en scène, après ce préambule peut-être un peu long, mais qui nous a paru nécessaire, s'exagérait peut-être la passion de Lamartine pour la jeune Procitane, quand elle écrivait à celui-ci :

« Oh! mon Alphonse! Qui vous rendra jamais Elvire? Qui fut aimé comme elle? Qui le mérite autant? Cette femme angélique m'inspire jusque dans son tombeau une terreur religieuse. Je la vois telle que vous l'avez peinte, et je me demande ce que je suis, pour prétendre à la place qu'elle occupait dans votre cœur. »

En quittant Naples, où il avait vécu des heures si délicieuses, Lamartine avait regagné la France et sans enthousiasme il arrivait à Milly plusieurs mois après.

Passé sans transition d'une existence de plaisir sans règle ni contrainte, à une vie d'une régularité d'horloge sans surprises et sans heurts, c'était plus qu'il n'en fallait pour réveiller un mal qui n'était qu'assoupi.

Après le golfe et sa lumière, les collines de Milly durent lui paraître grises et sans horizon. Le jeune homme devint taciturne, prit en grippe et le lieu et les gens, se rendant insupportable à tous, même à sa mère, qui le trouvait, en dépit de son indulgence coutumière, « nerveux et un peu dur ». Il fuyait le monde non plus par timidité, mais par dégoût et mépris. Lamartine, comme le constate un de ses biographes, souffrait d'une rechute aiguë de sa neurasthénie.

Comme les enfants nés à l'époque qui s'étend du début

1. Elvire est le nom que porte Graziella dans les premières poésies écrites par Lamartine à son intention.

de la Révolution à la fin de l'Empire, il présentait ce déséquilibre moral où dominent le découragement et la lassitude. Tout effort lui paraissait inutile; il se réfugia en lui-même, dans cette solitude mélancolique, qui, ne se bornant pas toujours à exaspérer la sensibilité, ruine l'énergie et annihile la volonté.

Un pareil état a fatalement son contre-coup sur la santé : en avril 1813, nous retrouvons Lamartine à Paris, « toujours souffrant », et forcé de rentrer chez lui à la nuit tombante, à cause de sa poitrine et de sa gorge. Il n'aspire pas à respirer l'air natal, qui ne lui est pas bon, du moins en est-il persuadé : « il ne faut le respirer que six mois de l'année, c'est assez, sans quoi il engourdit, il endort. » C'est en Bourgogne où il est revenu, après un court séjour dans la capitale, que le reprennent ses troubles de foie, en même temps que des palpitations, des spasmes, des langueurs.

Son médecin lui ordonne de boire les eaux de Vichy et de mener pendant quelque temps la « vie des brutes ». Si une amélioration ne se produisait pas, il était question de l'envoyer dans le Midi, à Montpellier ou à Nice. Mais ses parents, hésitant devant les frais qu'entraînait ce lointain déplacement, se rendirent aux sages avis du docteur Pascal, de Saint-Sornin, leur voisin de campagne, qui avait recommandé les eaux d'Aix en Savoie : c'est là que s'ébauchera le roman dont nous allons narrer les péripéties.

Lamartine, avons-nous dit, arrivé à Aix dans la première semaine d'octobre (1816), était descendu à l'hôtel du docteur Perrier. Le hasard, plus malicieux que communément on le suppose, lui avait fait prendre une chambre contiguë à l'appartement qu'occupait une jeune

femme venue pour se soigner, elle aussi, et qui était arrivée à Aix quelques semaines avant le poète.

Partie de Paris, le 27 juin, pour Genève, Madame Charles était arrivée au bord du Léman le 30 et elle y était restée jusqu'à mi-septembre : elle avait donc précédé à peu près





MAISON HABITÉE PAR LAMARTINE ET JULIE CHARLES, A AIX.
(D'après une gravure sur bois.)

d'une quinzaine de jours celui qu'une rencontre fortuite allait river à sa destinée.

C'était alors une femme de trente-trois ans. On l'avait mariée, dès sa sortie de Saint-Denis, où elle avait été élevée, avec un homme célèbre, mais beaucoup plus âgé qu'elle. M. Charles, physicien du plus haut mérite, avait près de la soixantaine quand il épousa Julie-Françoise Bouchaud des Hérettes, appartenant à une ancienne famille de négociants nantais, dont plusieurs furent « échevins, juges-consuls des

marchands, auditeurs aux comptes et trésoriers généraux des finances ». Sa mère était d'origine créole, mais s'était mariée en France; quant à notre héroïne, elle était née à Paris[1], le 4 juillet 1784.

A l'époque de son mariage avec M. Charles, la jeune femme avait déjà un air très maladif, dont son époux n'avait pas laissé de prendre souci; mais il se flattait qu'avec des soins, il arriverait peu à peu à réparer cette santé délabrée. Il semble bien que ses efforts, si louables fussent-ils, se soient exercés en pure perte. La fièvre dévorait la « pauvre souffreteuse », et soit pour ne négliger aucune chance de salut, soit par un penchant qu'ont certains médecins à éloigner leurs malades quand ils les voient moribonds, on engagea Madame Charles à essayer des eaux d'Aix. Son mari, accablé d'infirmités (il avait les premiers symptômes de la pierre, à laquelle il devait succomber), ne pouvant l'accompagner, elle se décida, bien qu'à regret, à partir seule.

Comment entrèrent en relations les deux malades qui se trouvaient réunis, par une singulière rencontre, sous le même toit? Une lettre de Lamartine à Louis de Vignet va nous renseigner sur ce point :

1. On a cru longtemps, sur la foi d'un passage de *Raphaël*, que Julie était née à Saint-Domingue, en 1782; or, d'après l'acte de mariage, que nous reproduisons ci-après, elle serait née à Paris deux ans plus tard; elle n'avait donc que vingt ans lors de son mariage avec M. Charles, lequel était âgé de près de trente-huit ans de plus qu'elle. Voici l'acte auquel nous venons de faire allusion :

« Du sixième jour de Thermidor, an XII.

« Acte de mariage de M. Jacques-Alexandre-César Charles, membre de l'Institut national de France, né le 12 novembre 1746, fils de feu sieur Jacques-Alexandre Charles, procureur du roi de l'élection de Beaugenci, et de demoiselle Marguerite-Claude Humery de la Boissière, ses père et mère, d'une part, commune de Beaugenci ; et de demoiselle Julie-Françoise Bouchaud des Hérettes, fille mineure de Monsieur Sébastien-Raymond Bouchaud des Hérettes, domicilié de cette commune de Saint-Paterne et de défunte dame Marguerite-Jeanne de Bergey, ses père et mère, d'autre part, née le quatre juillet mil sept cent quatre-vingt-quatre, à Paris. » Dans la pièce ci-dessus, la mention à *Paris* paraît écrite d'une autre main que le corps de l'acte, tant sur le registre du greffe du tribunal de Tours que sur les archives de Saint-Paterne. On peut donc conserver quelque doute sur la naissance de Julie à Paris, tant que son acte de baptême n'aura pas été retrouvé.

« Depuis ta dernière « lettre, où tu m'annon- « ces ta prochaine visite, « écrivait-il à son cor- « respondant, il m'est « arrivé une grande joie : « j'ai sauvé, avant-hier, « une jeune femme qui « se noyait sur le lac et « elle remplit mainte- « nant mes yeux. Je ne « suis plus seul chez le « vieux médecin, je me « sens rajeuni, guéri, « régénéré. Quand tu « verras cette bonne et « douce créature, tu pen- « seras comme moi que Dieu l'a mise sur ma route pour me « dégoûter à tout jamais de ma vie passée. Viens donc bien vite « partager notre bonheur et faire connaissance avec elle. »



Monsieur Charles.

Comme le souligne finement Anatole France, le lac du Bourget a ses tempêtes, mais il faut prendre garde au mirage d'une imagination bouillante. Lamartine a-t-il ou non volé au secours de la jeune femme dont la barque allait sombrer, nous n'avons guère là-dessus que son témoignage, et il a si souvent travesti la vérité qu'il nous l'a rendu suspect. Quoi qu'il en soit, il se montra très assidu, dès ce moment, auprès de la jolie personne qui, de son côté, ne paraissait pas insensible à ses attentions.

Durant leur séjour à Aix, quel fut le caractère de leur liaison? Fut-elle seulement chaste et passionnée, et le resta-t-elle toujours? Ici nous devons ouvrir une parenthèse.

Il est intéressant de remarquer que les deux femmes qui inspirèrent les deux plus belles œuvres d'imagination de notre littérature, *Le Génie du Christianisme* et *les Méditations*, c'est-à-dire Pauline de Beaumont et Julie Charles, furent toutes les deux des phtisiques, dont le mal aviva la flamme. Mais alors que la première fut, pour Chateaubriand, l'amante « tout entière à sa proie attachée » (qu'on se souvienne de l'exclamation de Mme de Beaumont après la lecture d'*Atala* : « Il joue du clavecin sur toutes mes fibres »), l'on ergote encore sur la nature des liens qui unirent le chantre d'*Elvire* et l'épouse du physicien Charles ; on se demande jusqu'où ils poussèrent l'abandon du cœur et des sens. Pour qui connaît la psychologie des tuberculeux, la réponse n'est pas douteuse.

Il existe une page remarquable, qui atteste une pénétration rare chez un littérateur et qui se trouve perdue dans un ouvrage compact sur Lamartine[1]; nous nous félicitons d'autant plus de l'exhumer qu'il n'est contribution meilleure au problème qui nous occupe :

« Qui de nous, écrit ce critique aux vues originales, n'a été à même de reconnaître combien la phtisie offre de phénomènes intéressants à contempler. Quelle source d'inspirations tendres, pathétiques ou brillantes, semble résider en ce fatal principe morbide, si décevant dans ses rapports avec la vie, *qu'il exalte en la consumant;* décevant surtout pour le malade qui ne sait jamais où il en est de son mal, en dépit de ses pressentiments et de ses mélancolies ! C'est qu'aucune autre décomposition organique n'est aussi lente, aussi latente, aussi douce dans ses attaques et dans son progrès

1. Cet ouvrage a pour auteur M. Émile Deschanel, le père de l'ancien Président de la République.

inexorable, aussi entremêlée d'intervalles de santé pouvant faire illusion; c'est qu'aucune autre ne laisse aussi entières l'âme et la pensée jusque dans les périodes les plus extrêmes.

« Quelque chose de mystérieux et comme sacré (bien des

CHAMBRE DE LAMARTINE, A AIX.

traditions expliqueraient ce mot) semble attaché au triste privilège de cette condition *héréditaire*[1], qui souvent laisse un libre cours à une jeunesse précoce et brillante, parfois même aux meilleures années de l'âge mûr. Car on ne saurait dire comment et pourquoi la marche du mal est si

1. N'oublions pas que M. Ém. Deschanel a écrit cela en 1893, et que ce n'est que ces dernières années, qu'a été bien démontré le caractère exclusivement contagieux et non héréditaire, de la tuberculose pulmonaire. (Note de l'Éditeur.)

inégale, interrompue, ajournée, ce semble, indéfiniment, puis reprise de soudains et violents progrès. Et comme, cependant, la fatalité n'est jamais complètement responsable de nos misères, il arrive, en effet, que la terminaison fatale, plus ou moins différée, s'impute aux ardeurs même et aux excès du travail de la pensée, de la volonté et des passions que la cause morbide a provoqués : cela devient le sujet perpétuel de la plainte et de l'éloge funèbre.

« Nulle part on ne voit aussi rapprochés et presque identifiés le feu dévorant de l'âme et l'action physique non moins dévorante, s'accélérant enfin par ses propres effets.

« Ces prédestinés, chez qui le germe du mal est tout à fait natif, quelle que doive être l'heure de son développement, sont surtout des sujets dignes d'une observation émue par les habitudes délicates que leur âme semble s'être données en harmonie avec la délicatesse de leur constitution physique; par l'activité du sentiment, la sensibilité poétique et la spiritualité que suggère vaguement un danger organique, dont on n'aura peut-être conscience que bien tard, n'importe, l'empreinte est marquée de bonne heure dans la physionomie expressive, animée ou profonde, le regard trop lumineux, rapide et touchant, la voix vibrante et tendre...

« Telle est Julie. »

Sur ce visage, mangé par de grands yeux sombres, au regard profond et que l'on sentait brûlé, consumé par la fièvre, se lisait la signature cruelle, inexorable, de la phtisie.

Où avait-elle contracté le germe du mal; tenait-elle ce germe de son *ascendance?* Les renseignements nous font, à cet égard, complètement défaut, et force est de nous résigner à une simple constatation. Tout ce qu'on peut dire, c'est que, dans ce duo amoureux, elle montra une exaltation, une

ardeur qui ne paraît pas avoir été partagée au même degré par son partenaire.

Lamartine s'est toujours défendu d'avoir obtenu de Julie autre chose que des privautés sans conséquence; mais c'était un galant homme et nous savons, d'autre part, que nous ne pouvons faire grand fond sur sa véracité; aussi, ne devons-nous accepter sans précautions le récit, prétendu autobiographique, de *Raphaël.* Les paroles qu'il met dans la bouche de l'héroïne deviennent presque invraisemblables, après qu'on a lu ses propres lettres. Commençons par la version romanesque :

« La raison, le sentiment et la conscience, ainsi s'exprime Julie dans le roman, sont mes seules révélations. Aucun de ces trois oracles de ma vie ne me défendrait d'être à vous; mon âme tout entière me précipiterait dans vos bras, si vous ne pouviez être heureux qu'à ce prix. Mais attacherions-nous votre bonheur et le mien à cette fugitive ivresse, dont la privation volontaire donne mille fois plus de jouissance à l'âme, que sa satisfaction n'en donne aux sens? Ne croirons-nous pas plus à l'immatérialité et à l'éternité de notre amour, quand il restera élevé à la hauteur d'une pensée pure, dans les régions inaccessibles au changement et à la mort, que s'il descendait à l'abjecte nature des sensations vulgaires, en se profanant dans d'indignes voluptés? »

Et elle poursuivait sur un ton presque mélodramatique :

« Si vous exigiez jamais de moi, dans un moment d'incrédulité ou de délire, cette preuve de mon abnégation, sachez que ce sacrifice ne serait pas seulement celui de ma dignité, mais aussi celui de mon existence; que mon âme peut, dit-on, s'exhaler dans un seul soupir; qu'en m'enlevant l'innocence de mon amour, vous m'auriez en même temps enlevé la vie, et qu'en croyant tenir votre bonheur dans vos bras,

vous n'auriez possédé qu'une ombre et vous ne relèveriez peut-être que la mort. »

Cette chasteté, basée moins sur la vertu que sur des raisons de santé, ne vous paraît-elle pas peu vraisemblable?

Parce que Julie, avec son corps émacié, ses épaules tombantes, sa poitrine étroite et sa taille élancée, n'était plus, à la lettre, qu'un « roseau pensant », selon l'expression de M. L. Séché, qui rajeunit Pascal, cela empêche-t-il la fougue sensuelle d'un tempérament excessif? Mais n'anticipons pas et revenons à la réalité.

Sur ce qui s'est passé à Aix, nous n'avons que les demi-confidences du poète et connaissant sa discrétion, nous ne saurions en induire rien de positif. Lamartine et Julie étaient partis de la ville thermale en même temps; ils s'étaient quittés à Mâcon; tandis qu'elle gagnait Paris, lui allait retrouver sa mère à Milly.

Six semaines s'étaient écoulées depuis leur séparation, mais rien n'avait pu distraire Elvire[1] de l'objet de sa passion. Elle écrivait tous les jours à Lamartine des lettres qu'elle remplissait de sa menue et aristocratique écriture.

Comment et quand se reverraient-ils? Lamartine cherchait un prétexte pour rejoindre celle qu'il aimait et ne le trouvait pas. Si encore son ami Virieu était à Paris, il lui demanderait une partie de son logis, mais il était au Brésil, d'où il reviendrait Dieu sait quand!

Heureusement, il est une providence pour les amoureux. En ouvrant, certains soirs, un journal, le pauvre exilé, qui se morfondait à Mâcon, lit que le Duc de Luxembourg et sa

1. Où Lamartine a-t-il pris le nom d'Elvire? M. L. Séché croit que le poète l'a découvert dans une poésie d'Écouchard-Lebrun, à moins que ce ne soit dans l'*Hamlet* de Ducis, où la confidente de Gertrude s'appelle précisément de ce nom. Mais n'y a-t-il pas aussi l'Elvire de *Don Juan* et celle du *Cid*, fait justement observer M. Jean des Cognets, dans son ouvrage si attachant sur la *Vie Intérieure de Lamartine*?

suite — dont Aymon de Virieu faisait partie — sont rentrés en France. Aussitôt Lamartine lui écrit de s'occuper de lui trouver une situation qui lui permette de le rejoindre, et, sous-entendu, de revoir la personne aimée.

Quinze jours ne s'étaient pas écoulés que le poète occupait une chambre dans un petit entresol, loué par Aymon, au numéro 30 de la rue Neuve-Saint-Augustin, à l'Hôtel du Maréchal de Richelieu, où descendait, sous la Restauration, une clientèle de choix. Moins de quarante-huit heures après, Alphonse et Julie étaient dans les bras l'un de l'autre.

Ils s'étaient revus dans l'appartement même occupé par M. Charles à l'Institut et où, ce jour-là, Mme Charles recevait l'élite de la société. Il avait été convenu, entre elle et Virieu, que celui-ci et Lamartine viendraient à sa soirée.

« A onze heures, lit-on dans *Raphaël,* nous sortîmes, V... et moi, à pied. Nous allâmes ensemble jusque sous la fenêtre que je connaissais déjà. Il y avait trois voitures à la porte. V... monta. J'allai l'attendre à l'endroit convenu. Qu'elle fût longue, l'heure pendant laquelle je l'attendis! Combien je maudissais ses visiteurs, indifférents peut-être, dont l'importunité involontaire, pour dépenser des heures oisives, suspendait sans le savoir l'élan de deux cœurs qui comptaient leur martyre par leurs palpitations! Enfin V... parut. Je m'élançai sur sa trace. Il me quitta à la porte et je montai. »

C'est ici que se place la scène où, dans le salon alors vide, les deux amants tombent à genoux l'un devant l'autre — version lamartinienne — et ne se relèvent qu'à l'apparition d'un visiteur retardataire, qui les surprend dans cette singulière posture.

Les choses se sont-elles passées ainsi que les a contées l'auteur de *Raphaël?* Il paraîtrait qu'au fond, l'honneur de

M. Charles ne s'en tira pas avec aussi peu de dommage. M. de Ronchaud, qui avait vécu dans la familiarité du poète, a naguère raconté à M. Ledrain[1], que M. de Bonald — le malencontreux visiteur qu'on n'attendait plus — avait vu, de ses yeux, Alphonse et Julie, dans une attitude qui n'avait rien d'extatique, à moins qu'on ne veuille admettre qu'ils goûtaient, à ce moment même, l'extase suprême.

M. Charles fut-il instruit de son infortune? Et s'il en eut connaissance, comment n'y eut-il pas d'esclandre? Aurait-il surpris les deux complices, il était trop indulgent, trop nourri dans les traditions de la bonne compagnie de l'avant-dernier siècle pour faire un éclat qui l'eût mis, à son âge, en assez ridicule posture. « Les maris d'alors, observe M. Ledrain, auraient considéré comme un acte de fort mauvais goût de jeter les hauts cris, quand ils s'apercevaient de leur malheur. Ils le cachaient, se gardant bien d'exposer leur état à tous les yeux. Non seulement autrefois on ne tuait pas, mais tout se passait dans la discrétion la plus absolue. C'est à la grossièreté des mœurs que l'on doit les sauvages vengeances des maris. »

Quoi qu'il en soit, le lendemain de l'aventure, Julie donnait libre cours aux sentiments qui l'oppressaient, et qu'elle ne pouvait plus contenir, dans une épître débordante d'exaltation amoureuse :

« Est-ce vous, Alphonse, est-ce bien vous que je viens de serrer dans mes bras et qui m'êtes échappé comme le bonheur échappe? Je me demande si ce n'est pas une apparition céleste que Dieu m'a envoyée, s'il me la rendra, si je reverrai encore mon enfant chéri et l'ange que j'adore!... Bénissons cette Providence divine! Demain encore, n'est-ce pas, elle

1. Cf. le journal *Paris*, 17 avril 1892 (article de Caribert, *aliàs* Georges Montorgueil).

nous réunira et pour cette fois elle nous laissera ensemble. C'est une épreuve qu'elle voulait encore que nous puissions subir; mais elle ne veut pas que nous mourions cette nuit et alors ne mérite-t-elle pas nos adorations tout entières? Je le sens si fortement que mon premier besoin, dès que l'on m'a quittée, a été de me jeter à genoux et d'adorer avec larmes cette suprême bonté qui m'a rendu Alphonse! C'est aux pieds de Dieu que j'ai recouvré la force de lui parler à lui-même. Il me permet de vous aimer, Alphonse! J'en suis sûre. S'il le défendait, augmenterait-il à chaque instant l'amour qui me consume? Aurait-il permis que nous nous revissions? Voudrait-il verser à pleines mains sur nous les trésors de sa bonté et nous les enlever ensuite avec barbarie? Eh non! Le Ciel est juste. Il nous a rapprochés, il ne nous arrachera pas subitement l'un à l'autre; ne vous aimerai-je pas comme il le voudra, comme fils, comme ange, comme frère? Et vous, vous, cher enfant, ne lui avez-vous pas depuis longtemps promis de ne voir en moi que votre mère?



Lamartine, a trente ans.

« Ah! que cette nuit s'écoule, elle me torture. Quoi! Alphonse, je ne me trompe pas, vous êtes bien ici! Nous

habitons le même lieu! Je n'en serai sûre que demain. Il le faut, que je vous revoie, pour croire à mon bonheur. Ce soir le trouble est trop affreux.

« Chère Vallée d'Aix! Ce n'était pas ainsi que vous nous rassembliez; vous n'étiez pas pour nous avare des joies du ciel. Elles duraient comme notre amour, sans terme, sans bornes! Ici les voilà déjà troublées. Mais quelle soirée aussi et que nous aurions tort, cher enfant, de n'en pas espérer de meilleures! Vous verrez comme habituellement je suis seule... »

Ne vous semble-t-il pas ressortir de cette épître, qu'à Aix, les relations des deux partenaires ne dûrent pas être exclusivement sentimentales; d'autre part, qu'à la soirée à laquelle il est fait allusion, la soirée de la veille, les deux amants surpris n'ont pu goûter la félicité parfaite qu'ils se promettaient?

Certes, tout lecteur a le droit de juger notre interprétation hasardée, et il lui est loisible de nous répliquer qu'un témoignage *de visu* étant toujours sujet à caution, à plus forte raison doit l'être le commentaire d'un texte qui a déjà donné matière à tant de gloses.

D'aucuns, prétextant de ce que le nom de Dieu revient à maintes reprises sous la plume de la jeune femme, en ont un peu hâtivement conclu à la pureté de sentiments de celle qui emploie un langage aussi pieux; mais, comme quelqu'un en a fait la juste remarque, ce serait « une grande naïveté » que de l'interpréter de la sorte. « Il y a une façon de mêler Dieu aux affections les plus profanes, qui cache, sous des formules religieuses, des sentiments tout païens. » C'est plutôt « de la mysticité voluptueuse », nous irions jusqu'à dire de l'érotisme mystique, qui se manifeste dans tels des passages de la correspondance que nous avons produits.

Cela n'implique, en aucune manière, que la liaison des deux amants ait été chaste, et que Julie ait été touchée de la grâce parce qu'elle invoque à plusieurs reprises la divinité. Littérature que tout cela, comme les expressions de « cher enfant », de « frère » et de « mère », qui ne sauraient prêter à une interprétation douteuse, quand on sait dans quel sens l'entendaient Jean-Jacques et ses disciples. Rappelez-vous l'épisode de Mme de Warens, et rapprochez-en le pèlerinage des deux amoureux aux Charmettes, et vos illusions, si vous en conserviez, achèveraient de se dissiper.

Que Mme Charles, plus âgée que Lamartine, se soit montrée à son égard tendrement maternelle « par ses conseils, ses gronderies et son empressement à le servir de son crédit[1] », moins que quiconque nous ne songeons à y contredire; mais il y a forte apparence qu'elle a peu à peu éprouvé un sentiment plus vif, et que celui qui en était l'objet ne s'y est pas trompé.

Jusqu'où sont allés les deux amants sur cette pente glissante? C'est, après tout, leur secret, que nous sommes peut-être bien osé de vouloir pénétrer. Mais les problèmes d'amoureuse psychologie piquent trop la curiosité, pour qu'une fois qu'on l'a tenue en haleine, on ne se voie contraint d'en poursuivre jusqu'au bout la solution. Au surplus, d'autres ont pris l'initiative d'instruire le procès, comme on instruirait une cause criminelle, et Mme Charles trouve aujourd'hui encore des champions empressés à défendre sa vertu; pourquoi n'aurions-nous pas le droit de produire et de discuter leurs arguments?

Que disent, en substance, ces chevaliers servants de la dame de leurs pensées? A Aix, prétendent-ils, il eût été maté-

1. Jean des Cognets, *op. cit.*

riellement impossible de commettre la faute, parce que le temps avait manqué. Mais, afin de nous faire mieux entendre, et de ne pas nous exposer aux reproches de dénaturer un texte aussi clair et précis qu'on le peut souhaiter, le mieux est de passer la parole aux chevaleresques et ardents défenseurs de Mme Charles, dont l'éloquence va de pair avec la conviction. « S'il suffit, écrit Léon Séché, d'une minute d'égarement pour mal faire, on m'accordera bien, je pense, que la femme bien élevée, comme les places bien gardées, ne tombe pas sans un siège en règle. Cela demande un certain temps. Eh bien! quand on examine les choses de près, on s'aperçoit que le délai moral nécessaire manqua à nos amoureux, pour aller jusqu'au bout de ce qui pouvait être leur désir... Je sais bien qu'on se lie facilement dans les villes d'eaux, surtout au terme de la saison, quand il n'y a plus personne; mais étant donné que Julie était encore malade et s'apprêtait à rejoindre son mari, il est bien difficile d'admettre, quelle que soit la séduction que Lamartine ait exercée sur elle, qu'elle se soit oubliée dans ses bras... Et puis, si Julie avait cédé à la tentation, il me semble qu'elle eût retardé son départ de quelques jours, pour savourer dans la possession de l'objet aimé les délices de la faute commise. Or, il y a apparence qu'elle le précipita, plutôt qu'elle ne le retarda, peut-être par crainte de se laisser prendre aux embûches de l'amour. »

Cette froide arithmétique, cette comptabilité en partie double est déjà passablement déconcertante, mais la casuistique qui l'accompagne est vraiment trop subtile. Comme si l'amour ne se jouait pas, quand il lui plaît, de toutes les entraves, de tous les obstacles semés sur sa route! Éducation, point d'honneur, respect humain, cela compte-t-il pour qui est fortement épris? Il n'est même pas besoin de lire

entre les lignes, pour constater la passion qui animait Mme Charles ; en dépit d'artifices de langage, l'amoureuse ne se contraint pas, elle se livre sans réserves ni arrière-pensée dans cette correspondance que nous reprenons où nos commentaires l'ont un instant interrompue.



Julie Charles.

« Demain, écrit-elle à Lamartine, j'ai le malheur de n'être pas libre avant midi et demi. Je vais au Palais avec M. Charles remplir je ne sais quelle formalité, je sors à onze heures et demie. Je calcule que cela me prendra une heure; attendez-moi chez vous, mon ange. J'y serai dès qu'on m'aura laissée et je vous ferai demander pour vous emmener, afin que nous passions le reste de la matinée ensemble. Prions Dieu que jusque-là il nous donne de la vie et de la force. Ecrivez-moi par mon commissionnaire que vous m'aimez toujours, ces mots chéris n'ont pas frappé mon cœur dans le petit mot que j'ai pu recueillir de votre bouche. Redites-les, Alphonse! Répétez beaucoup que vous aimez votre mère. Oh! mon enfant! que je vous aime! Que je vous aime! Vous l'êtes-vous bien dit? L'avez-vous cru?... Je vous adore! Mais je n'ai plus la force de le dire... Qu'il est donc difficile à porter, le bonheur! Pauvre nature humaine, tu es trop faible

pour lui!... Je vous laisse, enfant chéri! pour quelques heures. Vous allez dormir et moi, pendant la nuit entière, je vais veiller sur vous et demander à Dieu que demain nous arrive! Après nous pouvons mourir... »

La lettre qui suit celle-ci contient des déclarations sensiblement moins passionnées; c'est que, dans l'intervalle, Lamartine a communiqué à Julie les vers qu'il avait consacrés à la mémoire d'Elvire, c'est-à-dire à Graziella, et Julie avait pris aussitôt la plume pour l'en remercier, mais en termes qui dissimulent mal le sentiment éprouvé à leur lecture :

« J'ai lu vos vers, cher Alphonse, ou plutôt, je les ai dévorés... Oh! mon Alphonse! qui vous rendra jamais Elvire? Qui fut aimé comme elle? Qui le mérite autant?... Cette femme angélique, je la vois telle que vous l'avez peinte, et je me demande ce que je suis pour prétendre à la place qu'elle occupait dans votre cœur. Alphonse, il faut la lui garder et que moi je sois toujours votre mère. *Vous m'avez donné ce nom alors que je croyais en mériter un plus tendre*[1]. Mais depuis que je vois tout ce qu'était pour vous Elvire, je vois bien que ce n'est pas sans réflexion que vous avez senti que vous ne pouviez être que mon enfant. Je commence à croire même que vous ne devez être que cela, et si je pleure, c'est de n'avoir pas été placée sur votre route quand vous pouviez m'aimer sans remords et avant que votre cœur se fût consumé pour une autre... Tout respire l'amour dans vos lettres et jusqu'à cette expression chérie que vous avez créée! N'avez-vous pas dit, ne suis-je pas sûre que vous avez pour moi une passion filiale? Cher Alphonse, je tâcherai qu'elle me suffise. L'ardeur de mon

1. Nous appelons l'attention du lecteur sur les passages que nous mettons en italiques. Dans un problème de psychologie, l'impression qui se dégage de certaines lectures, du rapprochement de certains faits équivaut parfois à une présomption, presque à un commencement de preuve.

âme ou de mes sentiments voudrait encore une autre passion avec celle-là, ou que du moins il me fût permis, à moi, de vous aimer d'amour et de tous les amours!... Mais s'il faut vous le cacher, ô mon ange! si vous êtes tellement dans le Ciel que vous repoussiez les passions de la terre, je me tairai, Alphonse! J'en demanderai à Dieu la force et il m'accordera de vous aimer en silence. »

Il est d'observation courante qu'en amour l'un des deux partenaires soit plus épris que l'autre, et que souvent celui-là se détache, au moment où celle-ci s'exalte davantage. Quelquefois aussi, le détachement suit la possession, phénomène commun entre tous. Dans le cas qui nous occupe, que s'est-il vraisemblablement passé? Lamartine montra-t-il plus de froideur, pour réfréner un enthousiasme dont les suites l'inquiétaient? Simula-t-il une absence, pour se faire davantage regretter? Sans doute avait-il reproché à Julie de ne plus l'aimer autant, car cette fois, elle ne garde plus aucune mesure :

« ... Je ne puis plus supporter vos cruels reproches, et l'idée déchirante que vous avez pu croire à un changement dans mes sentiments fait un tel effet sur moi que je ne suis plus maîtresse de ma raison. Pour vous prouver que je vous aime par-dessus tout, injuste enfant, je serais capable de tout quitter dans le monde, d'aller me jeter à vos pieds et de vous dire : disposez de moi, je suis votre esclave, je me perds, mais je suis heureuse. Je vous ai tout sacrifié, réputation, honneur, état, que m'importe? Je vous prouve que je vous adore! Vous n'en pouvez plus douter. C'est un assez beau sort que de mourir pour vous, à tout ce que je chérissais avant vous! Et que m'importe, en effet, et que puis-je placer à côté d'Alphonse et qui pût balancer un seul instant les sacrifices que je suis prête à lui faire? S'il se rit des

jugements des hommes, je cesse de les respecter. Je trouverai bien toujours un abri pour ma tête et quand il ne m'aimera plus, un gazon pour la couvrir. Je n'ai besoin d'autres biens.

« Alphonse! Alphonse! plaignez-moi, vous me mettez au désespoir. Me dire que je vous ai donné la fièvre, persister dans le reproche de négligence, et m'en parler de ce ton de reproche, c'est me déchirer l'âme, et encore vous me refusez les moyens de me faire entendre, vous ne voulez plus que je vous écrive, vous allez partir pour un lieu que vous me cachez, où vous ne voulez pas trouver une lettre, où vous croyez sûrement que je n'en adresserai pas. O Alphonse! ô mon fils! que vous a fait votre mère?... »

Doit-on voir là seulement la communion de deux âmes, une sorte de « maternité amoureuse », un mélange d'amour et d'affection maternelle? Il nous paraît qu'il y a quelque chose de plus. La vérité, que Lamartine a volontairement travestie dans ses livres, il ne l'aurait, paraît-il, d'après des révélations récentes[1], pas dissimulée avec le même soin dans ses conversations. Un jour où un de ses amis les plus intimes lui demandait si vraiment ses relations avec Mme Charles avaient été purement platoniques, il lui répondit, dans un élan de sincérité : « *Assurément non!* Mais l'âme prédomina toujours sur les sens. » *Habemus confitentem reum;* que voudrait-on de plus?

Anatole France a prononcé, selon nous, les paroles nécessaires, les seules raisonnables, dans un débat où les champions posthumes de l'innocence d'une femme font figure de naïfs paladins. « Eudore succomba-t-il aux pieds de Velléda? La sublime amante goûta-t-elle furtivement un bonheur qu'elle jugeait trop payé de son honneur et de

1. Cf. *La vie intérieure de Lamartine*, 79.

sa vie et ne lui manqua-t-il plus, après quelqu'une de ces rencontres, que la volupté de se perdre dans l'opinion des hommes? *Avouons que nous n'en savons rien; les lettres qui nous eussent instruits ont été brûlées. C'est assez pour indiquer le côté où doivent pencher nos doutes.*



Le Physicien Charles, en 1820.

« N'accablons pas la mémoire de cette ardente Julie des louanges d'une chasteté qui lui pesait si lourdement. Il y a toujours quelque impertinence à se porter garant de la vertu d'une femme; mais quand cette femme a déclaré ses ardeurs, n'a-t-on pas bonne grâce à se taire? Vous prenez soin de la gloire de Julie; mais Julie ne jugeait pas de sa gloire comme vous. Ne lui faisons pas des mérites vulgaires, ni des vertus proportionnées à notre médiocrité. »

C'est Minerve qui parle par la bouche du charmant conteur, du malicieux et indulgent philosophe. Parce que le héros de ce roman en action a observé une discrétion dont il s'est, du reste, affranchi dans des heures d'épanchement; parce qu'il a idéalisé une aventure banale, sinon vulgaire, on voudrait transformer en passion sublime, divine, ce qui n'est qu'humain, superbement, magnifiquement humain!

Que nous importe qu'Elvire ait gardé son corps vierge de toute souillure, si elle s'est offerte toute à celui qui n'avait qu'à se pencher pour la prendre? « Qu'il dispose de moi à quelque titre que ce soit, et je suis à lui! » Que la possession suive ou non un pareil aveu, on ne saurait plus complètement s'abandonner, se donner. A l'angélique apparition, qu'on voudrait nous faire accepter, combien nous préférons la réalité palpitante, cette femme se consumant d'amour pour qui témoigne déjà d'une lassitude que devinent toujours des yeux avertis.

Comment l'amour ne se serait-il pas mué en sollicitude affectueuse, en présence de cette créature languissante, dont le visage accusait les ravages d'un mal implacable?

Un mémorialiste de l'époque conte, dans ses *Souvenirs*, qu'il rencontrait parfois Lamartine au Jardin des Tuileries et sur les quais, « donnant le bras à une jeune femme au front pâle, à l'air mélancolique, à la démarche lente et molle », qu'il croyait être sa sœur, tellement leur attitude était correcte et réservée. Un peu plus tard, au printemps, on put voir les deux amoureux se promener au Bas-Meudon ou dans les bois de Saint-Cloud, mais la maladie faisait chaque jour des progrès et Julie, qu'on avait transportée à Viroflay, s'affaiblissait de plus en plus.

« Je suis venue ici pour m'y reposer, écrivait-elle à des amis de Paris, mais j'y apportais la fièvre, une maladie de poitrine qu'on appelle, je crois, un catarrhe suffocant, et de grands maux de nerfs. C'est avec toutes ces gentillesses que je vis depuis plus de cinq semaines, sans avoir presque quitté mon lit, et c'est tout au plus si je puis vous dire que cela va mieux. Le seul bien sensible que j'aie obtenu depuis quelques jours, c'est de pouvoir passer deux ou trois heures assise dans mon jardin; le reste du temps, je vous

Supplie au motif qui me les fait Commettre. Je n'ai vu que mon pere mon pere malheureux et vous seul asez bon pour le Secourir. J'espere j'espere encore, que votre Réponse me sera favorable. Secondera mon desir. Veuillez Citoyen Consul, agréer l'expression de ma reconnaissance qui est bien vive mais qui augmentera encore par ce nouveau bienfait.

Salut et Respect

Julie Bouchaud

Ma tante vous prie Citoyen Consul. de Vouloir bien recevoir ses complimens

Autographe de Madame Charles.

Il reproduit la fin d'une lettre adressée par elle avant son mariage (le 30 Messidor An IX) au citoyen Le Brun, Consul de la République, pour demander un secours.

ferais pitié. Je n'ai pas été absolument sans secours. Un médecin de Versailles vient me voir. Le bon M. Alin a même quitté son lit pendant vingt-quatre heures pour venir auprès du mien. »

Le médecin de Mme Charles habitait, en 1817, rue de Seine, 31, non loin par conséquent de l'Institut. Né à Châlon (S.-et-L.), Louis-Jean-Baptiste Alin était entré à l'École de santé de Paris en l'an III, comme *élève de la Patrie*, envoyé par le département de Saône-et-Loire; il obtint un second prix à l'École pratique en l'an VI. Reçu interne des hôpitaux l'année même où fut institué le concours (le 26 fructidor an X, 13 septembre 1802), il figure en tête de la promotion; il soutint sa thèse le 21 nivôse an XI, sur le sujet suivant : *hernie intestinale incomplète avec gangrène.*

Lamartine, qui était retourné en Bourgogne, prenant pour prétexte que sa mère le rappelait auprès d'elle, avait chargé le docteur Alin de lui donner des nouvelles de la chère malade. Il comptait la revoir aux eaux d'Aix dans la seconde quinzaine d'août et il s'entretenait de ce doux espoir, quand lui parvint une lettre du bon docteur, des moins rassurantes.

« Jamais peut-être, mandait ce dernier à son correspondant, un appareil de symptômes aussi féroces n'a été observé sur un être aussi frêle. L'irritation primordiale de la poitrine a entraîné celle de tous les organes essentiels à la vie; l'inflammation s'est propagée à l'estomac, aux intestins et au cerveau lui-même; les fièvres, les sueurs réduisent cette intéressante malade au dernier degré d'épuisement. »

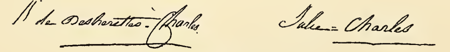
Elle avait eu « deux ou trois crises effrayantes ». Le médecin avait craint qu'elle ne s'éteignît dans ses bras, et l'étonnement de tous ceux qui l'approchaient était qu'elle respirât encore. La malade *s'excusait* de ne pas écrire elle-même et souffrait des inquiétudes qu'elle allait causer à son ami par son silence forcé; elle l'engageait à se soigner et à ne pas trop se tourmenter à son sujet.

Peu de jours après, une amélioration, qu'on n'espérait plus, bien que dans ces sortes d'affections le phénomène soit loin d'être rare, se manifestait, et Julie en profitait pour se hâter de rassurer celui qu'elle affectionnait par dessus tout. Elle se reprenait à l'espérance et se donnait l'illusion qu'après de longues souffrances, elle reviendrait à la santé.

« Je vivrai *pour expier*, écrivait-elle. C'est par là seulement que je puis devenir digne des grâces immenses que Dieu m'a faites... »

C'est elle-même qui a souligné les mots *pour expier.* Ils se trouvaient dans la pièce sur l'*Immortalité*, que Lamartine lui avait envoyée, et tout de suite elle s'en était emparée, les détournant de leur sens, pour leur en donner un sur lequel l'ensemble de la lettre ne permet pas de se méprendre.

C'était la dernière fois qu'elle correspondait avec celui qui ne devait plus la revoir. Le jeudi 18 décembre, à midi, « une fin douce, paisible, heureuse, terminait une vie toute



Deux signatures de Madame Charles.

de douleurs et d'angoisses ». Elle avait trente-trois ans et cinq mois.



Trois jours plus tard, le docteur Alin avisait le poète, dans une lettre qui trahit l'émotion la plus poignante :

« ... Dès la fin d'octobre, le funeste dénouement était prévu; il était attendu d'un jour à l'autre, et cependant, près de deux mois se sont écoulés au milieu des scènes les plus douloureuses, et des progrès les plus effrayants de la destruction. La victime, si intéressante et si regrettable, a enfin consommé son long et rigoureux sacrifice, jeudi dernier, à midi.

« La veille, à huit heures du soir, elle me serrait encore les mains et m'exprimait avec la plus vive sensibilité ce qu'elle voulait bien appeler sa reconnaissance pour mes soins. Hélas ! c'était un dernier adieu. Je ne le comprenais que trop, mon cœur était brisé de douleur, mais comment exprimer l'admiration que nous faisaient éprouver

sa résignation et sa douceur, dans ces cruels moments où elle s'oubliait tout entière pour ne s'occuper que de ses amis?... Elle s'est éteinte en pardonnant et en demandant pardon... »

On a dit que Lamartine avait reçu avec indifférence la nouvelle de la maladie et de la mort de celle qui, à sa dernière heure, n'était occupée que de lui; le vrai est que son souvenir ne le quittait pas, et qu'il se désolait sincèrement de ne pouvoir voler à son chevet.

La correspondance qu'il échangeait, à cette date, avec une jeune fille de grande distinction, qu'il avait rencontrée à Aix lors de son second séjour dans cette ville d'eaux, et qui avait gagné sa confiance au point de devenir bientôt sa confidente, ne laisse aucun doute à cet égard.

« La personne que j'aime le plus au monde, mandait-il à Mlle de Canonge, se débat depuis sept semaines dans les horreurs d'une affreuse agonie, et je suis ici dans l'absolue impossibilité d'aller auprès d'elle et dans les plus durs embarras de tous genres pour elle et pour moi. Jugez si je me guéris; je n'y prétends même pas, et je n'aurais demandé qu'une mort plus supportable pour tous deux. »

Et quelques jours plus tard :

« Rien n'a changé qu'en plus mal dans la santé de la personne dont je vous ai parlé, et je ne puis à chaque courrier attendre que la confirmation de mon malheur, ou recevoir les détails d'un état pire que la mort; elle serait un bienfait pour tous deux, et j'en suis à cet excès de la désirer pour elle et pour moi. Vous jugez que ma santé à moi-même ne peut s'améliorer au milieu de ces alternatives de crainte et d'espérance, pires qu'un malheur certain et connu ».

Lamartine était à Milly, quand lui parvint la lettre du

docteur Alin qui lui annonçait la mort d'Elvire. Il erra, dit-on, trois jours et trois nuits à travers les bois, pour y pleurer l'amie qu'il venait de perdre. Il en avait l'esprit si occupé, qu'il ne se lassait pas d'interroger ceux qui avaient assisté à ses derniers moments, et notamment le médecin qui avait recueilli son dernier souffle.

Le 8 janvier (1818), le docteur Alin lui donnait les détails les plus circonstanciés sur cette agonie de plusieurs semaines, dont il avait été le témoin impuissant et attristé. La malade repoussait tous les remèdes, tous les moyens de régime qu'on lui proposait. « Pendant plus de quinze jours, elle ne put consentir à prendre autre chose que de l'eau fraîche. »

L'inflammation des intestins était venue se joindre à celle de la poitrine. « Elle demandait la mort et la trouvait trop lente à son gré; l'opium seul, à forte dose, pouvait engourdir ses douleurs, et la jetait dans une sorte de rêvasserie voisine du délire. »

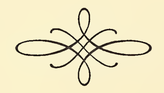
Enfin vint la délivrance suprême. Aucun de ses traits n'était défiguré, ses chairs étaient seulement devenues blanches comme de l'albâtre. Sa bouche était entr'ouverte, ses paupières à demi closes; il y avait, sur toute sa figure, « une expression céleste de douceur et de repos ».

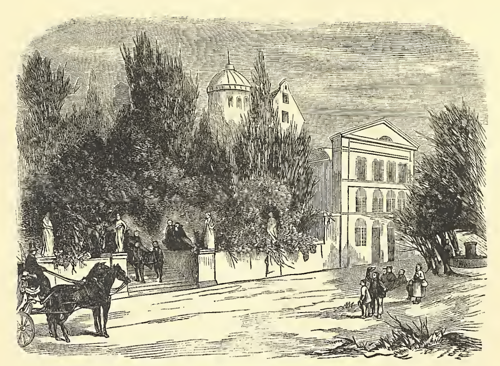
Neuf mois plus tard, Lamartine venait prier sur la tombe de celle dont il n'avait pas eu la consolation de fermer les yeux. Il parvint, avec bien de la peine, à se la faire indiquer « dans un cimetière de village, loin de Paris ». C'est la seule indication qu'on possède sur ce lieu de sépulture, qu'on a vainement cherché, et qui, jusqu'ici, s'est dérobé aux plus minutieuses investigations[1].

1. Tout ce que l'on sait, c'est que le service funèbre eut lieu à Paris, à l'église de Saint-Germain-des-Prés, ainsi que l'atteste l'acte de décès, relevé sur le registre de sépultures de l'année 1817, que l'on croyait perdu, et qui a été retrouvé par Léon Séché.

Mais, à défaut de la dépouille mortelle et périssable, il nous reste les chefs-d'œuvre que, de son vivant, a inspirés cette sœur de Laure et de Béatrice : sous le nom de Laurence dans *Jocelyn*, d'Elvire dans les *Méditations*, de Julie dans *Raphaël,* revit, pour ne plus jamais mourir, celle que l'amour d'un poète a marquée du sceau ineffaçable de l'immortalité[1].

1. Nous tenons à dire que notre récit est scrupuleusement documentaire, et nous avons pour devoir de citer les sources où nous en avons puisé la trame. Voici l'énumération des ouvrages que nous avons consultés : *Raphaël, pages de la vingtième année*, nouvelle édition, 1862; *Lamartine, souvenirs et documents* (à l'occasion du centenaire du 21 octobre 1890), par Lex; Mâcon, Protat frères; *A. de Lamartine, par lui-même*, Paris, 1892 ; *La Jeunesse de Lamartine,* d'après des documents nouveaux et des lettres inédites, par Félix Reyssié, Paris, 1892; *Lamartine,* par Émile Deschanel, 2 vol. Paris, 1893 ; l'*Elvire de Lamartine, notes sur M. et Mme Charles*, par Anatole France, Paris, 1893: cf. *Temps,* septembre 1892 et 10 février 1911 ; *le séjour de Lamartine à Belley,* par Marius Déjey, Paris, 1895; *Lettres d'Elvire à Lamartine,* publiées par René Doumic, Paris, 1905*; Lamartine de 1816 à 1830; Elvire et les Méditations*, par Léon Séché, Paris, 1905*; Les Amitiés de Lamartine,* 1re série, par le même, Paris, 1911; *Le roman de Lamartine,* édition illustrée, par le même, Paris, s. d.; *Les origines et la jeunesse de Lamartine,* 1792-1812, par Pierre de Lacretelle, Paris, 1911; *Lamartine,* collection des grands écrivains français, par René Doumic, Paris, 1912; *La vie intérieure de Lamartine, d'après les souvenirs inédits de son plus intime ami, J.-M. Dargaud, et les travaux les plus récents*, par Jean des Cognets, Paris, 1913.





La villa du Cannet, près Cannes, dernière résidence de Rachel.

RACHEL

Il faut parler bas ou se taire près des morts, surtout près des morts récents. Laissons-leur au moins le temps de se refroidir, et ne troublons pas, par des caquetages, leur âme à la première nuit d'éternité. » Ces lignes de Théophile Gautier nous reviennent en mémoire, à l'heure où nous nous préparons à conter les phases, les péripéties de ce roman en action, de ce drame que fut la vie de Rachel.

A la distance où nous sommes de l'événement, il nous

a paru que nous pouvions, sans manquer aux bienséances, faire le récit sobre, dépouillé de toute phraséologie, du calvaire douloureux qu'a gravi l'incomparable artiste, au milieu de l'enivrement d'un succès, d'une gloire sans précédent.

A jeter un coup d'œil d'ensemble sur cette carrière glorieuse entre toutes, comment ne pas songer au mot que prononçait, en mourant, un héros de l'avant-dernier siècle? Quand le maréchal de Saxe sentit approcher sa fin, quand épuisé par les plaisirs autant que par des victoires chèrement achetées, il entendit l'appel du Destin, on rapporte qu'il dit à son médecin qui, debout à son chevet, versait d'abondantes larmes : « Ne pleurez pas, Monsieur de Sénac, ne pleurez pas!... J'ai fait un beau rêve!... ». Lorsqu'au bord de la tombe, Rachel se remémorait les ballottements de son existence agitée, elle aussi dut se dire, en comparant le point de départ et le terme d'arrivée : « Quel rêve! quel beau rêve!... »

Qui ne connaît cette histoire qui, par tant de côtés, ressemble à un conte de fées?

Le 28 février 1821, la femme d'un colporteur israélite mettait au monde, dans la misérable auberge d'un canton suisse de Thurgovie, un enfant du sexe féminin, qui reçut les noms d'Elisabeth-Rachel.

Après avoir, dix ans durant, lutté contre la misère, las d'avoir promené dans différents pays une nombreuse famille, que la petite Rachel était venue encore accroître, les époux Félix étaient venus se fixer à Lyon, où la mère exerça le métier de marchande à la toilette, tandis que le père donnait des leçons d'allemand. L'aînée des filles allait de son côté chanter dans les cafés avec sa plus jeune sœur, qui l'accompagnait sur la guitare et faisait la collecte.

Puis ce fut l'exode vers Paris. Le père et la mère Félix,

avec leur nombreuse progéniture — une cinquième fille était née — vinrent prendre gîte dans une sorte de bouge, situé vis-à-vis de la Morgue.



RACHEL.
(Rôle de Phèdre.)

Allaient-ils trouver enfin la fortune dans la grande cité? Un hasard heureux les servirait-il? Celui-ci bientôt se présenta sous les traits d'un musicien déjà célèbre. Choron, entendant pour la première fois Rachel, frappé tout de suite par la physionomie intelligente de la petite chanteuse, consentit à l'admettre dans sa classe du Conservatoire, mais il ne tarda pas à s'apercevoir que la voix de l'enfant manquait de l'étendue, de la souplesse nécessaires pour le chant; son timbre métallique vibrant, sa diction nette et expressive la rendaient plus propre à la déclamation. Choron conduisit lui-même son élève chez un sociétaire du Théâtre Français, qui tenait alors une école de déclamation.



Saint-Aulaire eut tôt fait de deviner, en cette enfant au regard de flamme, un tempérament dramatique d'une puissance exceptionnelle. Il se chargea de son éducation, s'appliquant à entourer de ses soins et de sa sollicitude sa nouvelle élève. Il commença par lui apprendre à lire, puis il lui fit apprendre par cœur, en les lui répétant vers par vers, les rôles d'Iphigénie, de Marie Stuart, etc.

Chose singulière et qu'on aura peine à croire, par goût Rachel préférait les rôles de comédie aux rôles de tragédie.

Dorine ou Célimène la tentaient beaucoup plus que Phèdre ou Hermione. On fut contraint de la révéler à elle-même, et ce n'est pas sans résistance que, renonçant à gâter son talent, elle consentit à suivre les conseils que lui donnèrent des acteurs expérimentés, Samson entre autres, qui ne fut pas long à reconnaître et à lui indiquer la voie où elle allait s'engager.

Dès lors, selon l'expression enthousiaste d'un contemporain, la tragédie fut ressuscitée; désormais, Rachel marchera de triomphe en triomphe et sa fortune croîtra avec sa réputation; mais que d'efforts, que de volonté dépensés pour atteindre le but!

Lorsqu'avant de débuter sur la scène du Gymnase, elle avait été présentée au régisseur du théâtre, celui-ci, en voyant entrer cette « petite maigrelette à peine formée, et la robe crottée jusqu'à la ceinture », crut à une mystification; mais la pauvre fille, si misérablement vêtue, se mit à réciter quelques tirades d'*Esther* : elle apparut transfigurée.

Rachel était dépourvue d'attraits physiques, mais elle avait une sorte de charme languide; ce n'est pas qu'elle fût jolie, mais elle avait une laideur qui plaisait.

C'était, alors, « une petite brune renfrognée, laide, maigre, noire, presque désagréable[1] »; d'une constitution rachitique, au cerveau énorme pour son corps frêle[2]. Ce facies amaigri, cette disproportion entre la tête et le corps qui la supportait marquaient sa prédestination.

L'existence de labeur que lui imposa la carrière dont elle avait fait choix, les veilles, les fatigues qu'elle entraîne, et plus encore, ses courses vagabondes à travers le monde, pendant cette période de congés, précipitèrent, s'ils ne les

1. *Mémoires des autres,* par la comtesse Dash, t. V, 208.
2. *La tête humaine,* étude phrénologique par Ch. Bouvier, 1859.

firent naître, le mal auquel si prématurément elle devait succomber.

A quelle époque se manifestèrent les premiers symptômes, il est malaisé de le déterminer; mais on n'exigera pas de nous que nous apportions, dans ces études de clinique rétrospective, la rigueur que l'on serait en droit d'attendre d'une observation prise sur le vif.

Il semble que ce soit en 1843 — Rachel avait vingt-deux ans[1] — qu'elle ait commencé à souffrir. Dans une lettre non datée, mais qui, vraisemblablement, fut écrite en juillet 1843[2], le prince de Joinville, dont la liaison avec Rachel n'était pas un mystère pour les initiés, écrivait à sa maîtresse :

« Tu es souffrante et Dieu sait où le mal s'arrêtera, j'attends demain avec impatience pour n'avoir plus d'inquiétude car je n'ai pas reçu de lettre aujourd'hui; est-ce que tu serais plus souffrante, cela me fait mal; aussi je n'y tiens plus et je viens de déclarer à ma tante que je partirai demain. Je plante tout de côté et je file n'importe comment... J'ai eu la fièvre toute la nuit. Après avoir lu tes lettres, je ne pouvais penser à autre chose, je t'aime tant![3] »

La destinataire de cette épître était, dit-on, charmante dans l'intimité; si nous en voulions une autre preuve, nous la trouverions dans telle de ses lettres comme la suivante, où elle se montre sous un jour où l'on n'a pas coutume de la surprendre :

« ... Aimez-vous le soleil à la campagne, écrit-elle à un ami, prenez le train de onze heures et demie, vous serez chez moi à une heure, et puisque vous ne m'accordez

1. Elle est née le 28 février 1821 (voir la *Chronique médicale* du 1er octobre 1921).
2. *Rachel intime*, par Hector Fleischmann (Paris, 1910).
3. *Collection d'autographes Paul Dablin* (Paris, mars 1903), pièce n° 54.

impitoyablement que deux heures de bonne causerie, vous me quitterez à trois heures et serez chez vous avant dîner. Je ne bouge pas de ma coque et vous laisse choisir le jour que vous voudrez, puisque vous êtes si volontaire, être indécrottable! »

« Aussitôt que le vent du Nord-Est a quitté les bords de la Seine, j'ai eu quelques meilleurs jours. Malheureusement, ce mieux n'a pas continué, je me sens tout accablée depuis trois jours; vous pouvez vous vanter d'avoir une patraque d'amie! »

C'est alors qu'elle se mit entre les mains du docteur Rayer, une des célébrités médicales de l'époque. Elle suivit son traitement avec docilité et parut s'en bien trouver :

« Je tousse moins, voilà un gros progrès. J'irai aux eaux dès que le mois de juin aura pointé *(sic)*. La faculté de Médecine, plus sérieuse que dans Molière, et puis-je ajouter, réunie pour un cas plus triste que celui d'Orgon (pour Argan) me conseille une saison à Ems. On avait d'abord voulu m'envoyer aux Eaux-Bonnes; mais je ne saurais retrouver la santé là où j'ai vu mourir ma pauvre bien-aimée sœur Rébec (Rébecca). »

Peu après, Rachel quittait Paris, pour se rendre aux eaux d'Ems. Elle y fut vite reconnue, au point qu'elle ne put bientôt plus se montrer à la fenêtre de l'appartement qu'elle occupait sans exciter la curiosité des bons Allemands qui voulaient voir de près Melpomène. C'est de cette station thermale que, donnant à son père des nouvelles de son état, elle lui mande qu'elle tousse à « ébranler la maison », mais que sa femme de chambre « fait la sourde ». « Je crois, ajoutait-elle, qu'elle m'aurait laissé crever, plutôt que de venir voir si je n'avais pas besoin de quelque chose. »

Elle s'était longtemps négligée, elle le reconnaît, mais elle se résigne à donner du temps à sa santé; tout est « préférable à la mort », et comme elle sent que « décidément le diable ne veut pas d'elle », elle consent à se soigner « afin de retrouver une nouvelle carrière ».



RACHEL.
(Portrait de jeunesse.)

Elle plaisante, mais quelle mélancolie transperce sous cette apparente bonne humeur! Elle s'essaye à sourire, les larmes filtrent au travers.

Au mois d'août de cette même année, nous la retrouvons en Suisse, où elle suit un traitement au petit-lait :

« Depuis un mois environ, écrit-elle, d'Interlaken, à Mme Samson, qui n'a cessé de lui porter intérêt, j'ai une irritation d'estomac très violente et s'en est allé *(sic)* avec lui ma gaieté et mes forces; aussi le commencement de mon voyage en Suisse s'en est-il ressenti...[1] »

Rachel est en Hollande quatre ans plus tard; les chaleurs ne sont pas trop fortes, de sorte qu'elle est moins fatiguée. Elle est fêtée, acclamée, mais au prix de quelles émotions, de quelle dépense de nerfs! « Cet enivrement que donne un public chaud » passe dans son sang et la

1. *L'Amateur d'autographes,* 1er octobre 1864, 295.

brûle. « Le public, le monde, voient l'artiste, ils oublient la femme. »

Combien l'ont accusée de manquer de sensibilité, parce que, moins que personne, elle eut recours aux contorsions épileptiques, aux rauquements convulsifs du mélodrame, pour varier et accentuer ses effets. Elle eût craint d'altérer sa beauté par ces grimaces et, représentant des héroïnes tragiques de l'antiquité, presque des compagnes de demi-dieux, n'eut-elle pas raison contre certains critiques de ne jamais se départir de son jeu contenu et de sa tranquillité souveraine? Mais cela signifie-t-il qu'elle ne sentait pas? En réalité, elle appartenait tout entière au chef-d'œuvre qu'elle incarnait; elle était à lui, comme l'écrivait J. Janin au lendemain de la mort de Rachel, « de l'âme et du cœur, de l'esprit, du regard, de tous les sens ».

C'était une transformation merveilleuse. « Quand sa force était à bout et quand elle sentait qu'elle allait faiblir, que rien n'était plus possible, et que ce mal irrésistible qui la consumait, la précipitait je ne sais dans quel abîme, où elle tombait et restait pâmée, aussitôt la voilà qui redoublait de douleur immense, d'ironie implacable et de désespoir. Arrivait enfin la limite extrême, arrivaient l'abîme et le néant. En ce moment, fatiguée et lassée de douleur, mais non pas assouvie, elle achevait au hasard ce rôle appris avec tant de zèle et joué avec tant d'ardeur; elle était mourante, elle était morte; elle avait tout donné, il fallait alors qu'elle succombât, elle succombait. »

Que de fois, après les combats les plus ardents, et quand la salle entière haletait aux mâles accents de la grande actrice, on la vit « inanimée et plus semblable à une morte qu'à la comédienne qui vient d'accomplir son chef-d'œuvre au milieu de l'enthousiasme et du délire universels! En ce

moment, son peuple entier la demandait; il voulait la revoir pour l'applaudir. Ces applaudissements n'allaient pas jusqu'à son oreille, ces louanges n'allaient pas à son cœur! »

Rachel confirme elle-même ce que raconte l'étincelant feuilletonniste. « Le public, la rampe, le grand Corneille et jusqu'à mon costume, disait-elle, dans un épanchement de confidence, au docteur L. Véron, me donnent une force factice pendant le cours de mon rôle; bientôt après, je retombe en faiblesse et je reste triste jusqu'à la représentation suivante. »

Rachel présentait un phénomène assez curieux : elle avait la faculté de retenir sa respiration, de suspendre les battements de son cœur. Lorsqu'elle jouait, notamment, *Adrienne Lecouvreur*, une des pièces qui avaient et qui toujours conservèrent sa prédilection, elle tombait réellement en syncope. Cet acte antiphysiologique répété, au dire du docteur dont Rachel reçut les soins[1] dans les derniers temps de sa vie, aurait entraîné, à la longue, des lésions définitives.

Si ces émotions successives ont contribué à accélérer la marche du mal qui la minait, il est aussi hors de doute que sa vie errante, ses fréquentes tournées en province ou à l'étranger, alors que n'existaient pas les commodités d'aujourd'hui, n'étaient pas faites pour retarder son évolution.

Il y avait comme une sorte d'atavisme dans cette manie ambulatoire, dans cette instabilité qui la poussait, à peine arrivée dans une ville, à plier sa tente pour aller la planter ailleurs. Dès qu'elle avait manifesté le désir de partir, rien ne la pouvait retenir, et, par le froid de l'hiver, comme par les ardeurs de l'été, elle se rendait à tous les appels, obéissait

1. Cité par Adolphe Brisson, dans la Chronique théâtrale du *Temps*, 8 décembre 1913.

à toutes les voix, s'il y avait des lauriers à cueillir ou de l'argent à gagner. Ces voyages continuels l'épuisaient sans aucun profit pour l'art, lui prenant un temps précieux qu'ils enlevaient à l'étude.

Elle ne songea que trop tard, quand elle se sentait déjà frappée à mort, à chercher, sous des cieux plus doux, le climat favorable à ses poumons malades, à quêter les rayons revivifiants d'un soleil rarement voilé, à fuir Paris et les brumes du Nord pour les brises du désert et les rives de la côte azurée.

En partant pour l'Egypte, Rachel avait comme le pressentiment d'une fin prochaine. La bohémienne de jadis avait conservé toutes ses superstitions de race :

« Vous souvenez-vous, disait-elle un jour à Arsène Houssaye, son ancien directeur, du dîner que nous fîmes chez Victor Hugo, à la suite de la reprise d'*Angelo, tyran de Padoue?* Vous souvenez-vous que nous étions treize?

« Il y avait Hugo et sa femme; vous et votre femme; moi et Rébecca; Girardin et sa femme; Gérard de Nerval, Pradier, Alfred de Musset, Perrée, du *Siècle,* et le comte d'Orsay... Eh bien! comptez aujourd'hui où sont ces treize convives!

« Victor Hugo et sa femme, à Jersey; votre femme est morte; M[me] de Girardin est morte; ma pauvre Rébecca est morte... Gérard de Nerval, Pradier, Musset, Perrée et d'Orsay sont morts; moi... *n'en parlons plus!* Il ne reste que Girardin et vous.

« Adieu!... mes amis, ne riez jamais du nombre *treize* à table ! »

Par instants, les médecins ranimaient ses espérances, remontaient ses défaillances; la science croit parfois à des possibilités de guérison, mais elle rassure surtout quand elle n'y croit plus guère. « Mon médecin me donne espoir

que je me rétablirai encore cette fois[1] », s'empressait-elle d'écrire à un ami, afin de dissiper ses inquiétudes. Nous connaissons cette « euphorie » si fréquente chez les tuberculeux, qu'elle est comme une signature de l'affection dont le dénouement n'apparaît qu'à travers un mirage à ceux qui en sont atteints.



RACHEL.
(Lithographie de Lehmann.)

Bien que se sentant condamnée sans recours, Rachel se laissa prendre à un autre mirage, qui opérait en 1855, comme il opère de nos jours, le mirage américain. Cet « Eldorado des dollars » lui apparaissait comme la terre promise, « le Chanaan » d'où elle rapporterait des sacs gonflés d'écus, un chargement d'or à éblouir les Félix de Paris. Elle devait en rapporter surtout des déceptions, la mort suivant en croupe, « présente et debout dans son ombre ».

La première partie du voyage s'était à peu près bien passée. La curiosité aidant, les recettes avaient été satisfaisantes; mais bientôt se succédèrent les représentations devant un public de plus en plus clairsemé, refroidi sinon encore hostile. Les recettes fléchissaient et, par surcroît de malchance, Rachel s'alitait.

Le 15 octobre, la tragédienne avait pris froid, à une soirée donnée à son honneur par le général de Trobriant[2]. Après avoir lutté contre le mal, celui-ci la terrassait; elle voulut

1. Catalogue Lemasle, N° 131 (1913).

2. *Rachel et son temps*, par A. de Faucigny-Lucinge.

tenter un nouvel effort, elle joua *Adrienne Lecouvreur*, un de ses triomphes : ce fut sa dernière représentation devant le nouveau monde, ce fut la dernière fois qu'elle parut sur la scène.

Le 19 décembre 1855, elle s'embarquait pour Cuba, espérant que la douceur du climat la rétablirait. Après une traversée pas trop mouvementée, elle arrivait à La Havane; c'est de La Havane qu'elle écrit, le 13 janvier 1856, qu'elle tousse assez fréquemment, mais que son moral est moins abattu. Elle passe son temps, sans trop d'ennui, à lire, à broder. Elle donne quelques détails sur son régime: elle déjeune à dix heures et dîne à six. Comme il faut s'habiller deux fois dans la journée, cela l'occupe le reste du temps. « Le soir, les jeunes personnes font un peu de musique »; les dames racontent mille histoires pour l'empêcher de parler. C'est déjà la « cure de silence », qu'on a préconisée depuis.

Tous les journaux publient le bulletin de sa santé : les nuits sont mauvaises, elle dort peu et dans l'agitation; on pense que les bains vont calmer cette insomnie. Heureusement, «elle mange comme un ogre», et «bien certainement, elle va promptement se remplumer ».

Les nouvelles sont moins bonnes deux semaines plus tard. Le 28 janvier, écrivant à son père, elle entre dans les plus intimes détails. Grâce à l'obligeance de M. Noël Charavay, nous avons la bonne fortune de pouvoir reproduire, presque *in extenso*, ce curieux document, dont on n'a publié jusqu'ici que de très courts fragments; est-il besoin de dire que nous en respectons et la ponctuation et l'orthographe?

« Cher père, je continue à me soigner sévèrement et je commence à sentir un peu de soulagement; les chaleurs sont bien diminuées; depuis trois jours il fait vraiment frais à La Havane, les créoles affirment qu'ils n'ont jamais eu un

hiver si rigoureux, cependant les femmes sont toujours vêtues en mousseline et en gaze.

« Je ne quitte pas ma chambre à coucher et ne la quitterai, je crois, que pour m'embarquer. Aujourd'hui que je vous vois si près de Paris, je regrette de n'avoir pas eu le courage d'affronter la traversée et pourtant j'ai été assez malade quelques jours après votre départ : ce point dans le côté cauche *(sic)* de la poitrine pour lequel on m'a appliqué trois vésicatoires volants et qui avait lâché prise au bout de douze heures est revenu, de nouveau on m'a remis deux vésicatoires sinapisé puis on m'a fait deux frictions à l'huile de crotonne le point a disparu encore, enfin je m'en croyais quitte lorsqu'hier au soir, après avoir toussé plus que de coutume ce sacré point s'est encore fait sentir, j'ai passé une assez mauvaise nuit, car c'est alors que je respire et que je tousse que je souffre de ce point. J'attends le médecin, ma lettre n'ayant besoin d'être mise à la poste que ce soir je pourrai te dire ce que pense définitivement le docteur de ce point capricieux qui m'irrite bien plus que ma toux opiniâtre.



« Mon appétit est toujours très convenable, toutes mes petites fonctions se font sainement et régulièrement ainsi que les renouvellements de chaque mois. J'ai toujours un peu vers les huit neuf heures du soir de la transpiration à la tête aux mains et les pieds facilement froid ça ne me fait pas mal mais cela m'abat. Il me prend des rages de partir ah si je ne craignais pas tant le froid en mer je vous aurais suivi de près.

« Le médecin sort d'ici, il m'assure que ce n'est rien peut-être un rhumatisme. Il continue de me dire que la mère *(sic)* ne peut que me faire du bien, peut-être ne resterai-je pas quatre mois à la Havane... »

Rachel était indécise sur la détermination à prendre.

Prolongerait-elle son séjour sous un climat qui lui était propice? Rentrerait-elle en France, où l'attendaient tant d'affections? Elle finit par se résigner au retour, non sans de mélancoliques appréhensions.

« Mon corps et mon esprit sont tombés à rien, avoue-t-elle à un de ses confidents, je ramène toute ma pauvre armée en déroute sur les bords de la Seine et moi peut-être, comme un autre Napoléon, j'irai aux Invalides demander une pierre pour reposer ma tête... Mais non, je trouverai encore mes deux anges gardiens, mes jeunes fils, j'entends qu'ils m'appellent. Aussi c'est trop de temps passé hors de leurs baisers, de leurs caresses, de leurs chers petits bras et Dieu, qui protège les anges, me force à rentrer chez moi. Je ne regrette pas l'argent perdu; je ne regrette pas la fatigue. J'ai porté mon nom aussi loin que j'ai pu et je rapporte mon cœur à ceux qui l'aiment[1] ».

Dès son arrivée, elle s'installait dans son ermitage de Meulan, son « petit recoin personnel à elle », et n'aspirait qu'au repos. Mais la « bougeotte » ne tarda pas à la reprendre. Elle n'attendit pas la fin de l'été pour entreprendre ce grand voyage en Orient que, depuis si longtemps, elle méditait et qui devait, dans son esprit, achever son rétablissement.

Les médecins qui l'ont examinée, à Marseille et à Nice, ont été pour une fois d'accord sur la terre des Pharaons, où elle retrouvera la santé; elle n'a pas le droit de se dérober à leurs instances. Elle y cède avec d'autant plus d'empressement qu'elle veut vivre, qu'elle a encore de l'amour, de la gloire en perspective, qu'elle est trop jeune pour mourir.

Au Caire, elle a trouvé un logis disposé à souhait. Proche de la maison est une étable, qui loge une ânesse fournissant

1. *Rachel et son temps*, 216.

Mademoiselle Rachel a vu le jour à Munf, canton d'Arau (Suisse), ~~[illegible]4 mars 1820~~ Son père, M. Félix, est Français, originaire de Metz; sa mère se nomme Esther Haya.

28 févr. 1821 —

Monsieur,

Les faits contenus dans le livre que vous m'avez envoyé sont à peu près exacts; j'ai rectifié seulement la date de ma naissance.

Recevez, Monsieur mille compliments

Rachel

Paris le 9 février 1845

La date de naissance de Rachel, rectifiée par elle-même.
(Autographe de l'artiste).

(Collection G. Haranchipy.)

quatre ou cinq tasses de lait par jour. Elle peut aussi se promener dans un vaste jardin ombragé de palmiers et, à l'abri des regards indiscrets, rester vêtue ou plutôt drapée dans des mousselines et chaussée de pantoufles de satin.

Une amélioration tardant à se produire, on lui conseille de remonter le Nil en bateau jusqu'à la première cataracte : une cangue emmène vers la haute Égypte la Cléopâtre tragique. Elle reste des journées entières figée dans une pose hiératique, comme celle des sphinx, au fond de l'embarcation qui glisse sans imprimer de secousses à son corps dolent. Ce fleuve hospitalier porte la barque de la malade aussi doucement, aussi maternellement que la mère porte son nouveau-né! « Elle gît là; immobile, sans voix et sans geste, en peignoir de nuit et en jupon léger[1]. »

Mais la voici devant les Pyramides, d'où elle contemple « vingt siècles évanouis dans l'espace ». Comme elle se sent infime à côté de ces monuments aux proportions grandioses!

Elle était venue pour retrouver la vie qui lui échappe et elle ne voit que la mort rôder autour d'elle. « Faites-moi bien vite faire un trou au Père-Lachaise et creusez-moi un trou dans votre souvenir », recommande-t-elle à Arsène Houssaye, dans un billet dont elle a séché l'encre « avec la poussière des reines d'Égypte ».

Le 2 janvier 1857, Rachel, peut-être pour le rassurer plus qu'elle ne l'est elle-même, écrit, de Thèbes, à son père :

« ... ma santé continue à s'améliorer, la chaleur est délicieuse, elle me fortifie sans m'accabler, le sommeil se fait meilleur, je ne prends plus qu'une toute petite pilule pour dormir, la toux est moins fréquente, par-ci par-là il me prend encore des quintes, mais elles sont de courte durée

1. Lettre à son fils, 21 décembre 1856.

et par conséquent me fatiguent moins; l'appétit se continue bon, ma figure a tellement repris qu'il est impossible de me supposer malade, ma toux et ma maigreur extrême de corps me disent seules que je dois prendre les plus grands soins; je suis convaincue que l'Égypte me remettra sur pied; seulement les médecins du Caire m'assurent tous qu'il me faudra cet été rester peu de temps en temps, afin de faire une autre saison d'hiver dans la Haute Égypte, à cette condition je me guérirai complètement...[1] »



RACHEL.
(Collection de l'auteur.)

Elle traverse une phase d'optimisme qui se manifeste dans cette autre lettre :

« Dieu semble vouloir me rendre le plus précieux des biens, la santé. Elle me fera vivre, et ma vie à venir, comme celle passée, est toute pour mes petits garçons, pour ma famille. »

La seule chose qui la préoccupe, c'est de n'avoir pas

1. Lettre inédite, communiquée par M. Noël Charavay.

auprès d'elle une personne de confiance. La saison prochaine, elle emmènera sa sœur Dinah; elle lui fera une jolie situation; elle lui permettra même « un petit mari ». En attendant, elle se prépare à revenir en France, elle informe sa mère de son arrivée prochaine à Marseille. « Hâte-toi, lui dit-elle, de venir m'embrasser. J'ai soif d'une caresse, car voilà longtemps que je souffre. »

Elle ne regrette pas d'avoir quitté un peu trop tôt « cette chaude Egypte ». Elle a fait une belle traversée et elle ne sent pas, du moins jusqu'à ce jour, que la transition de la température la fasse tousser davantage. Mais que sa mère vienne seule la rejoindre, car les émotions lui font beaucoup de mal et elle est incapable de supporter la moindre fatigue.

On en a bien des fois consigné la remarque : ceux qui vont mourir ne songent qu'à changer d'habitation, parce qu'ils ne sont bien nulle part. Dès son retour à Paris, Rachel vendait son hôtel de la rue Trudon et se réfugiait place Royale, « là même où elle avait chanté si gaiement et si tristement ses premières chansons ». Sa mélancolie l'entraînait dans cette solitude ; déjà elle se préparait à la mort. Elle se voyait, expliquait-elle à Arsène Houssaye, trop d'amis autour d'elle, tandis que, place Royale, ce grave salon et ce monumental escalier semblaient destinés à ses funérailles. « Voyez, disait-elle à quelqu'un qui l'avait surprise en grande conférence avec ses tapissiers, passant du style italien au style flamand, et hésitant à fixer son choix; voyez : je travaille à ma chambre funéraire. »

Cette hantise de la mort obsédait son esprit et ne la quittait plus. On lui avait offert son portrait gravé, en émail, sur une montre Louis XV. Elle ne manqua pas de faire observer qu'elle trouvait le bas de sa figure un peu long. Mais il n'y

avait rien à changer. « Les *émails*, disait-elle, ou plutôt les émaux, car il y a des *maux* partout, ne se corrigent plus une fois sous le feu. Je crois toutefois que ce n'est une chose à porter que *pour après ma mort*. Je suis si patraque que ça pourra bien ne pas traîner beaucoup. »

Elle croyait aux pressentiments et en était tourmentée. « O vision de la destinée! s'écriait-elle, quand ma sœur Sarah traînait une harpe et que je jouais de la guitare ou de la mandoline, j'ai vu un matin sous la porte de cette maison un cercueil couvert de fleurs; je me suis figuré que c'était moi qu'on avait mise dans le cercueil et j'en suis demeurée triste toute la journée. J'avais beau me dire que je n'étais pas morte, je me voyais toujours toute blanche sous les fleurs. J'ai loué ici (place Royale) sans que ce souvenir me fût revenu; mais hier j'ai vu passer un enterrement et je ne pense plus qu'à cela... »

Elle avait voulu habiter la place Royale, pour être à moitié chemin du Père-Lachaise, où elle devait trouver l'éternel repos, après un nouvel et ultime vagabondage.

A peine était-elle depuis huit jours dans son appartement qu'elle rêvait de courir ailleurs. Elle parla de Madère, d'Alger, de Menton à ses proches; finalement, elle partit pour Marseille. C'est au moment de partir pour ce voyage dans le Midi, d'où elle ne devait pas revenir, qu'elle écrivait à un de ses vieux amis la lettre douloureuse qu'on va lire :

« Mon ami, je suis bien malade... Je vais partir, non pour l'autre monde encore, mais pour un climat meilleur où l'on m'envoie chercher la chaleur qui manque ici. Le moral est chez moi autant attaqué que le reste; et il faut tout refaire dans mon pauvre corps, si tant est qu'il ne soit pas trop tard. Il me semble parfois que la nuit se fasse subitement en moi, et je sens comme un grand vide dans ma tête

et dans mon intelligence. Tout s'éteint tout à coup et votre Rachel demeure anéantie... Oh! pauvre moi! ce *moi* dont j'étais si fière, trop fière peut-être, le voilà aujourd'hui si affaibli qu'il est vraiment bien peu de chose!... Cette lettre est donc pour vous dire adieu, mon ami, cet adieu que l'éloignement où nous sommes l'un de l'autre vous empêche de venir chercher auprès de moi, comme il s'oppose à ce que je vous le porte moi-même.

« Que d'événements dans ma triste vie, mon ami, depuis notre dernière rencontre et quel cruel voyage (l'excursion artistique de Rachel en Amérique)! Je n'en puis encore parler sans répandre des larmes, sans me dire ce qu'ont eu de terrible les déceptions qui m'attendaient et que le mal affreux qui me dévore a si rapidement fait naître. Mais pouvais-je m'attendre à cette fin lugubre d'une entreprise qui avait débuté avec assez de bonheur, et qui a avorté à l'heure même où le succès en paraissait certain!... Et ce mal implacable et cette tunique de Nessus que je ne puis arracher, ce mal il était si facile de le prévenir! Mais j'ai eu trop de foi dans mes forces physiques, trop de confiance en mon étoile et, sans précautions aucunes, j'ai marché devant moi sur cette interminable route qui va de New-York à La Havane, la dernière étape de mon odyssée mortelle!... En effet, mon ami, reviendrai-je vivante de ce pays où je pars et Dieu finira-t-il par me prendre en pitié pour les miens, pour mes pauvres et chers enfants, pour mes amis eux-mêmes, ou me rappellera-t-il à lui?

« Adieu, mon ami, cette lettre sera peut-être la dernière. Vous qui avez connu Rachel si brillante, qui l'avez vue dans son luxe et sa splendeur, qui l'avez tant de fois applaudie dans ses triomphes, que de peine n'auriez-vous pas à la reconnaître aujourd'hui dans cette sorte de spectre

décharné qu'elle est devenue et qu'elle promène sans cesse avec elle!...[1] »

Elle était alors au dernier degré de la cachexie. « La pauvre femme, écrivait quelqu'un qui la vit en ce moment[2], m'est apparue dans un état qui ne laisse plus de place qu'à l'émotion et à la pitié, exténuée, livide, les yeux creux, ne pouvant pas proférer quatre paroles, sans que sa voix expire dans un accès de toux. »

Rachel quittait bientôt Marseille, pour se rendre dans une propriété située aux environs de Montpellier et appartenant à un avoué de cette ville, frère du général Coffinières; elle y mena, durant quelques semaines, une vie calme, monotone.

« A neuf heures, elle prenait une tasse de lait, d'une vache qu'elle avait achetée. Cette vache suivait un régime et recevait, deux fois par jour, une potion dans du son détrempé. A onze heures, la malade se levait et déjeunait à midi, sur la terrasse de la maison. C'est là qu'étendue sans mouvement, elle passait ses longues et silencieuses après-midi. Au soleil couchant, elle descendait à la métairie, prendre une deuxième tasse de lait sans sucre. Et le morne repos commençait...[3] »

Elle vivait ainsi depuis vingt-cinq jours, quand une dépêche lui fut remise, qui la rappelait à Paris. Elle y prit à peine pied, et reprenait presque aussitôt le train pour Marseille. Le yacht du prince Napoléon — l'ami des dernières heures — l'attendait dans le port, pour la transporter au Cannet, dans une villa appartenant à l'oncle de Victorien Sardou, encore inconnu et à l'aube de sa glorieuse carrière. Le propriétaire de la villa, M. J.-J. Sardou, qui avait été

1. *Gaz. anecd.*, 1879, t. II.
2. Lettre de Joseph Autran à Pontmartin (*Catalogue Noël Charavay*, mai 1909).
3. H. Fleischmann, *op. cit.*, 295.

son propre architecte, aimait l'étrange et le baroque; sa construction s'en ressentait. C'était un château mauresque, flanqué de deux tours, assez élevées et couronnées de belvédères, d'où la vue s'étendait sur la vallée, dont le fond s'ouvrait sur la Méditerranée. M. Sardou avait orné les murs de son château de devises et de maximes. L'appartement réservé à Rachel, au deuxième étage, comprenait une antichambre, une bibliothèque, un grand salon, une salle à manger et une chambre à coucher.

Celle-ci ressemblait à un sépulcre : le lit, en albâtre, ayant de chaque côté deux oratoires, était dominé par un génie; on eût dit un mausolée. Rachel, en le voyant, eut un sursaut : « Pas encore, hoqueta-t-elle, il sera temps lorsque j'aurai cessé de vivre. »

Ce fut une agonie lente; la mort n'eut aucune pitié pour cette créature d'exception; « elle ne la prenait pas, elle ne la quittait pas ». Elle eut encore assez de force pour descendre au jardin, afin de complaire à un photographe, qui voulait livrer à la curiosité des foules un portrait de l'artiste agonisante : « Attendez quelques jours, lui dit la mourante, vous me fixerez dans le tombeau. » Et, ajoutait-elle en s'efforçant de sourire : « Cette fois-là, vous n'aurez pas besoin de dire : ne bougez plus. »

Ses journées se passaient dans des alternatives d'illusion et de désespérance. Sa sœur la berçait du rêve de la vie, mais elle, avec cette clairvoyance qu'ont ceux qui succombent à un mal organique, croyait peu à une guérison qu'elle sentait improbable. Néanmoins, elle se prenait parfois à dire : « J'espère six heures par jour et le reste du temps je désespère. »

Trois jours avant sa mort, elle envoyait à l'un de ses auteurs favoris ce court billet :

« Vous êtes celui qui faites le mieux aujourd'hui les personnages de femme; promettez-moi que vous m'écrirez mon rôle de rentrée ».

Quoique restant plongée la plus grande partie du temps dans une sorte de torpeur, d'où elle n'était tirée que par des crises douloureuses, elle reprenait à d'autres moments son calme habituel et causait tranquillement avec les quelques personnes qui se tenaient à son chevet.

Sa dernière occupation, au dire d'Arsène Houssaye, fut celle-ci : elle avait emporté, pour les relire, toutes les lettres qui lui étaient chères; elle y retrouvait sa vie de femme et d'artiste. Quand elle sentit qu'elle ne les relirait plus, elle fit la part de chacun; elle-même écrivit un nom sur plus de vingt enveloppes, renfermant les lettres de ses amis.



Le 22 décembre, elle avait péniblement écrit quelques lignes au prince Napoléon et, comme pour « faire une niche à la mort », elle terminait : « Je post-date cette lettre..., il me semble que cela va me forcer à vivre jusque là. »

Rachel était fataliste; elle était persuadée que son heure était fixée et que rien ne saurait retarder l'inéluctable dénouement. Le seul remède, ou à peu près, qu'elle acceptât de prendre, était l'opium; depuis longtemps, elle recourait au laudanum pour vaincre l'insomnie, et cette funeste habitude, au dire du médecin qui la vit dans les derniers jours[1], a bien pu « aggraver la maladie en la compliquant ».

Comme cela s'observe quand la vie d'un personnage est menacée, surtout quand celui-ci est une artiste qui a remué l'âme des foules, de toutes parts, de tous les coins du monde, furent envoyées à la villa du Cannet des recettes dictées sans doute par le sentiment le plus louable, mais qui

1. *Dernières heures de Rachel;* lettres qui lui ont été adressées sur sa maladie; examen des diverses médications, etc., par le docteur Tampier. Paris, 1858.

relèvent, pour la plupart, de l'empirisme le plus grossier.

Une « admiratrice » conseille, « tout simplement », de faire « cuire un pied de veau dans une pinte de lait; puis, quand il est bien cuit, on passe le lait, un peu refroidi, à travers un tamis, afin d'en extraire la graisse. On sucre alors ce lait peu ou beaucoup, et on y ajoute, si on l'aime, de la fleur d'oranger. Le lait, devenu froid, est complètement en gelée. On en mange des cuillerées tout le long du jour et l'inflammation disparaît peu à peu ». La dame assurait qu'elle s'était guérie, par ce moyen, d'une bronchite dont elle souffrait depuis quatre ans et « qui empirait sous la direction de médecins fort habiles ».

Un prêtre, « curé d'une toute petite paroisse rurale », demandait à la malade de remplir un questionnaire qu'il lui adressait, relatif à sa constitution, ses habitudes de régime, les médications dont elle avait fait usage, le point défini du siège de son mal; et il se faisait fort de la guérir.

Celui-ci conseillait le marron sauvage ou marron d'Inde, « coupé en grain de café (après l'enlèvement de la pulpe), rôti aux trois quarts, puis réduit en poudre »; cet autre disait s'être bien trouvé de l'eau hémostatique de Léchelle; un troisième recommandait une mixture où se trouvaient associés des pieds de mouton avec de la salade (nous n'exagérons rien), de cresson, de chicorée, de laitues, mélangés à quatre escargots écrasés, le tout bouilli à petit feu. Mais voici plus fort : un quidam, qui pourrait bien être un mauvais plaisant, proposait l'allaitement par une nourrice forte et jeune, sans préjudice d'une médication ferrugineuse et une alimentation reconstituante, entrecoupée de vin généreux.

Un « professeur de sciences magnétiques » demandait à expérimenter le magnétisme; un « ancien président du



Rachel sur son lit de mort (1858).
(Lithographie de O'Connell.)

Tribunal de commerce » pressait de consulter une somnambule « bien lucide ». De cette longue correspondance, il n'est à retenir de raisonnable que ce passage d'une épître, signée d'un nom des plus justement honorés, porté par un lauréat de l'Académie impériale de médecine :

« Il est de la plus haute importance qu'un médecin qui jouisse de toute votre confiance, et vous assure son dévouement le plus complet, suive les phases de votre maladie, modifie selon les circonstances le traitement, ordonne et règle un régime convenable qui doit dépendre de l'état des organes et varier presque quotidiennement. »

Voilà, enfin, le langage du bon sens.

A tous ceux qui lui parlaient de la sauver, même par les

médications les plus désespérées, telle la transfusion du sang, qui lui fut proposée par son médecin, Rachel répondait calmement : « Tout ce monde-là ne sait pas que je dis le mot de Hamlet et de Mirabeau : *Dormir!* tant j'ai le mal de la vie ».

Elle ne pouvait à peine plus parler, lorsqu'elle dit à sa sœur : « Je suis contente de mourir un dimanche, il est triste de vivre un lundi. »

Jusqu'au bout, elle montra une énergie, une force d'âme qui contrastaient avec la désolation de ceux qui l'entouraient.

Rien de ce qui la concernait, ou de ce qui pouvait intéresser les siens, ne fut oublié. Elle régla toutes choses, non comme une mourante, mais avec le sang-froid d'une personne qui, avant de partir pour un long voyage, donne des instructions à sa famille et à ses serviteurs. Ce fut elle qui commanda son autopsie et le transport de ses restes à Paris.

Dans la nuit du 2 au 3 janvier 1858, elle dicta ses dernières volontés ; le lendemain, une violente suffocation interrompit sa dictée, qu'elle reprenait, la crise passée, au point où elle l'avait laissée, relisant le tout avec soin, indiquant des corrections, puis signant d'une main ferme, « tandis qu'on lui soutenait la tête, penchée comme celle d'une victime lasse et résignée, attendant le coup qui doit la délivrer. »

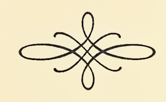
A l'approche du trépas, son regard s'illumina, son front était radieux, mais cet éclat fugitif n'était que la dernière lueur d'une flamme qui va s'éteindre; quelques minutes plus tard, Rachel entrait dans l'éternité.

Au moment où elle expirait, on nota un de ces phénomènes météorologiques qui, selon les préjugés populaires, accompagnent la fin des héros de l'humanité. La pluie, une pluie torrentielle, que l'état du ciel n'avait pas laissé présager, vint subitement frapper les contrevents de la chambre mortuaire.

D'aucuns verront là une coïncidence singulière, bien qu'en somme assez naturelle; combien plus poétique et plus touchante cette croyance, qu'un semblable rapprochement atteste que les anges pleurent, en accueillant au milieu d'eux la personne qui vient de mourir.

Les amateurs de légendes ne s'en sont pas tenus là; Rachel était devenue l'idole de la contrée; le jour de sa mort, des voisins aperçurent, ou crurent apercevoir quelques flammes s'élever au-dessus de la villa qu'elle habitait. Pour ces esprits simples, il n'y avait pas de doute : c'était l'âme de l'artiste qu'ils avaient vue s'envoler aux cieux.





DEVAMBEZ
PARIS


IODASEPTINE
SEPTICEMINE